

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS :

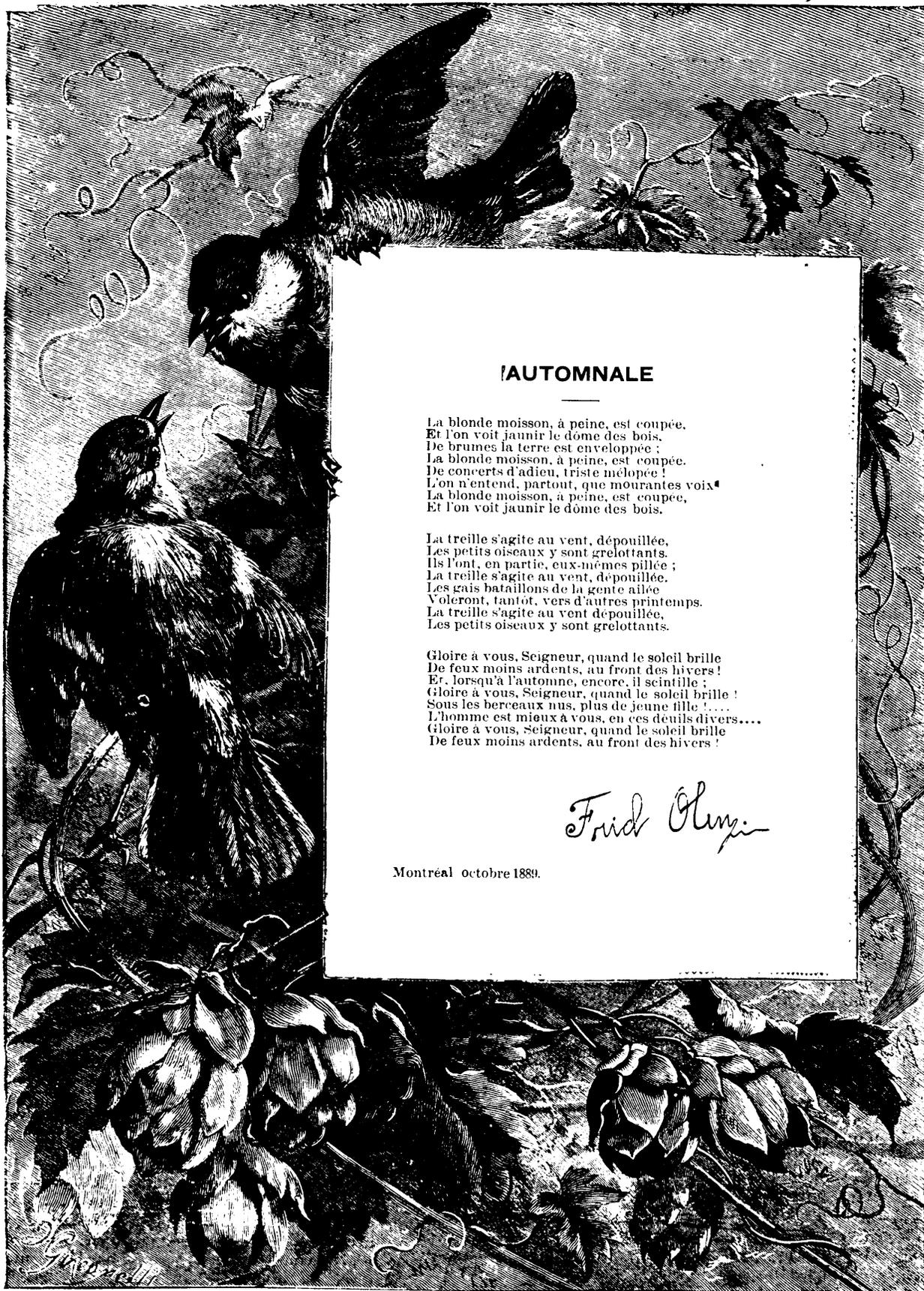
Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 284 — SAMEDI, 12 OCTOBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



AUTOMNALE

La blonde moisson, à peine, est coupée,
Et l'on voit jaunir le dôme des bois.
De brumes la terre est enveloppée ;
La blonde moisson, à peine, est coupée.
De concerts d'adieu, triste mélodie !
L'on n'entend, partout, que mourantes voix.
La blonde moisson, à peine, est coupée,
Et l'on voit jaunir le dôme des bois.

La treille s'agite au vent, dépourvue,
Les petits oiseaux y sont grelottants.
Ils l'ont, en partie, eux-mêmes pillée ;
La treille s'agite au vent, dépourvue.
Les gais bataillons de la gente ailée
Voleront, tantôt, vers d'autres printemps.
La treille s'agite au vent dépourvue,
Les petits oiseaux y sont grelottants.

Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille
De feux moins ardents, au front des hivers !
Et, lorsqu'à l'automne, encore, il scintille ;
Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille !
Sous les herceaux nus, plus de jeune fille !
L'homme est mieux à vous, en ces deuils divers....
Gloire à vous, Seigneur, quand le soleil brille
De feux moins ardents, au front des hivers !

Fried Gluzi

Montréal octobre 1889.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 5 OCTOBRE 1889

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Ledieu.—La première galerie de la tour Eiffel.—Poésie : La feuille morte, par Lorenzo.—Ça fait peur aux oiseaux, par Chis-M. Ducharme.—Pour les pauvres, par J. V. P du Sault.—Les victimes du devoir : (avec gravure) par le vicomte E.-M. de Vogüé.—Étymologies, par H. Servadee.—Revue générale, par G.-A. Dumond.—En fumant, par Raoul Renaud.—Promenade à travers l'Exposition-Universelle, par P. Colonnier.—Notes historiques.—Résidence de M. D. Girouard M.P.—Primes du mois de septembre.—Carnet de la cuisinière.—Variétés.—Récitations de la famille.—Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : Automate, poésie avec encadrement, par Frid Olin.—"Quatre-Vents," résidence de campagne de M. Désirée Girouard, C.R., M.P.—Vue de la première galerie de la Tour Eiffel.—Gravure du feuilleton.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

1re Prime	-	-	-	-	\$50
2me "	-	-	-	-	25
3me "	-	-	-	-	15
4me "	-	-	-	-	10
5me "	-	-	-	-	5
6me "	-	-	-	-	4
7me "	-	-	-	-	3
8me "	-	-	-	-	2
88 Primes, à \$1	-	-	-	-	88
94 Primes					\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.



* * Un homme qui fait beaucoup parler de lui depuis un mois est l'acrobate Peynaud, qui passe son temps et gagne sa vie à chercher à se tuer, en sautant d'une tour haute de cent cinquante pieds, au grand ébahissement des hommes politiques de tous les pays qui font des culbutes d'un autre genre.

Peynaud est le plus grand sauteur du monde, à part le général Boulanger peut être.

Ce singulier type avait proposé de sauter du haut de la Tour Eiffel, mais les directeurs de l'exposition ont de si singulières idées qu'ils ont repoussé l'offre gracieuse qui leur était faite.

Comment voulez-vous que la France puisse être heureuse avec des gens comme ceux qui la gouvernent, et qui ne permettent pas à un fou de se tuer quand l'envie lui en prend ? Et on appelle cela un pays libre ?

Si les boulangistes avaient connu ce détail, ils l'auraient certainement exploité en faveur de leurs candidats ; mais on ne pense pas à tout.

Peynaud est un malade qu'il faut classer parmi les maniaques qui sautent le Niagara dans des tonneaux ou qui traversent à la nage les tourbillons de la chute.

On l'a dit mort, l'autre jour, mais cette nouvelle a été démentie, mais elle sera vraie un de ces quatre matins, on l'entertera et on n'y pensera plus.

Ce n'est certes pas moi qui irai verser un pleur sur sa tombe.

* * Un mot de la France est toujours à sa place.

La plupart des ennemis de notre mère-patrie se complaisent à la représenter comme appauvrie et toujours sur le point de faire banqueroute, mais es faits sont contre eux.

A la fin de l'empire, en un temps que l'on représente volontiers comme une époque de grande prospérité, les dépôts des caisses d'épargne s'élevaient à \$115 millions, et le nombre des livrets à 1,845,000.

De 1870 à 1878, le nombre des livrets a monté à 3,173,000 et le capital des dépôts à \$202 millions. Enfin, en 1889, les sommes déposées se montent à \$420 millions, et le nombre des livrets à 6,492,000.

Il résulte de ces chiffres que l'on compte six millions et demi de Français,—le sixième de la population totale,—qui économisent sur leurs salaires pour mettre leur vieillesse à l'abri du besoin. Un Français sur six, en 1889, met à la caisse d'épargne, au lieu d'un Français sur trente-six, il y a vingt ans.

Et cependant, ce ne sont pas les riches qui mettent à la caisse d'épargne, ce sont les besogneux, les petits employés, les artisans, les domestiques, et c'est justement parce que chaque Français fait des économies, que la France est le pays le plus riche du monde. Cette division de la richesse, fait la force de nos cousins d'outre-mer.

Quelqu'un me disait dernièrement que si la guerre avec l'Allemagne éclatait demain, la France se trouverait très embarrassée, attendu, ajoutait-il, que la plupart des valeurs françaises se trouvent entre les mains de juifs allemands, mais c'est là une grande erreur.

En supposant que le fait que les détenteurs des valeurs françaises soient allemands—ce qui n'est pas du tout prouvé, ces mêmes juifs, qui sont hommes d'affaires avant tout, n'iraient pas sacrifier leurs propres intérêts à ceux de leur patrie d'occasion (leur caractère s'y refuse), et ils prèteraient plutôt aux riches qu'aux pauvres.

Mais je vais plus loin, et, mettant les choses au pire, il est certain que les petits, les pauvres, en France, auraient assez d'argent pour en prêter au gouvernement, comme cela s'est déjà vu en 1873.

* * Le secret de cette richesse incroyable est contenu dans ces deux mots : travail et économie.

De ces mots nous connaissons bien la signification du premier, car nous travaillons, mais savons-nous exactement mettre le second en pratique ?

On l'a déjà dit à satiété, nous dépensons beaucoup et nos comptes avec la banque n'augmentent guère. Il semble même que nous ayons à cœur de dépenser ponctuellement et aussi vite que possible l'argent que nous gagnons. Demain et son cortège d'événements imprévus n'existent plus.

Du haut en bas de la société, il en est ainsi ; il faut paraître, être bien mis, aller dans le monde, se faire voiturier à chaque instant et toujours dépenser.

Et notez que le goût de la dépense se développe très vite chez les étrangers, chez les Français eux-mêmes quand ils ont vécu quelque temps en Canada. C'est un mal très agréable, mais ce mal étrange finit avec la santé, et sitôt que la maladie physique nous prend, nous sommes très ennuyés de ne plus pouvoir satisfaire ses exigences.

A première vue, les étrangers, les touristes qui visitent notre pays nous croient très riches, nos dépenses motivent cette opinion, mais la désillusion vient vite.

Un simple employé canadien qui a mille piastres de traitement se croirait déshonoré s'il fumait des cigares coûtant moins de dix cents, en France, un homme riche ayant des revenus et du bien au soleil, se permettra plus souvent des petits Bordeaux à un sou qu'un Londrès à dix sous, et jamais, au grand jamais, il ne dépassera cette limite.

Au restaurant, tout est cher, les boissons sont d'un prix excessif, mais cela ne vous empêche pas d'en user grassement, et de payer des *roudes* qui représentent parfois la moitié du gain d'une journée.

Je fais comme les autres, me direz-vous, c'est malheureusement et souvent trop vrai, mais connaissant cette plaie de notre genre de vie, c'est pour cela que je puis en parler, et nous conseiller, entre nous, de nous corriger.

Les centaines de millions que les Français mettent à la caisse d'épargne sont le produit des économies quotidiennes, de bouts de chandelles, si vous le voulez, mais qui forment la véritable richesse du pays.

Le luxe prend chaque jour des proportions alarmantes ; ma bonne porte un chapeau d'une bonne faiseuse, qui lui coûte un mois de ses gages : il lui faut deux autres mois pour s'acheter une robe, quand elle pourrait en avoir six pour le même prix ; mais elle n'a qu'une toilette qui se met facilement dans un essuie-mains, et ses frais de ménage—et Dieu sait si les servantes démangent souvent—ne lui coûtent jamais bien cher.

J'en pourrais dire long sur ce chapitre, mais je crains de prêcher dans le désert, et de ne pas arriver à me corriger moi-même.

Mieux vaut n'en pas trop parler, et faire croire à nos visiteurs que nous sommes tous des petits Crésus.

* * Colonnier, dans une autre partie du journal, vous donne des détails très intéressants sur l'exposition de Paris, mais je ne crois pas qu'il ait signalé le suivant.

Au musée rétrospectif figure une pièce des plus curieuses, vieille de plus de mille ans.

A la suite d'une victoire éclatante, Charlemagne fit don à vingt-quatre abbayes différentes d'autant de reliquaires représentant, chacun d'eux, une lettre de l'Alphabet : la lettre A échut à l'abbaye de Conques, en Auvergne ; la tourmente révolutionnaire laissa intact le trésor de Conques, et c'est cette humble localité, au nom presque inconnu, qui vient enrichir l'exposition rétrospective d'une foule de pièces très précieuses.

En premier lieu figure l'A de Charlemagne qui a traversé près de onze siècles pour nous apprendre ce qu'était l'art chez nos aïeux à cette époque.

* * Ceci vient de se passer en... Mésopotamie.

Le ministre des finances, voulant se rendre compte par lui-même des bienfaits du système protecteur qui vient d'être établi dans le pays, parcourt les principaux centres industriels et demande des renseignements.

Partout on lui dit que les affaires ne vont pas, que les ouvriers sont forcés de chômer la moitié du temps, que la ruine approche, etc., etc.

Enfin il arrive chez un fabricant de valises. —Et chez vous, comment cela va-t-il ? êtes-vous satisfait de la protection ?

—Très bien, monsieur le ministre, jamais je n'ai fait autant d'affaires que sous le nouveau tarif.

—Expliquez-moi cela, je vous prie ? tous les autres industriels se plaignent.

—Oh ! c'est bien simple. Chez eux, rien ne marche, et chacun m'achète une valise pour filer au plus vite au pays voisins.

Exit, le ministre.

LA 1ÈRE GALERIE DE LA TOUR EIFFEL
(Voir gravure)

Sur la première plateforme de la Tour Eiffel sont établis, ainsi que nous l'avons déjà dit, des restaurants magnifiques où les visiteurs peuvent se rafraîchir à l'aise en contemplant le splendide panorama de la ville de Paris et de ses environs.

Cette plateforme est ornée à la base d'une frise où sont inscrits, sur les quatre faces et en énormes lettres d'or, les noms des Français célèbres de ce siècle qui ont le plus contribué à l'avancement des sciences.

Tout autour de cette frise se trouve une galerie à arcades, qui fait également le tour de l'édifice. Cette galerie se trouve six pieds plus bas que le plancher même de la plateforme, afin que les promeneurs ne gênent pas la vue des autres visiteurs attablés dans les restaurants.

C'est cette délicieuse galerie que représente notre gravure d'après une photographie instantanée de notre confrère du *Scientific American*.

Une galerie semblable se trouve également au deuxième étage.



LA FEUILLE MORTE

A MON AMI WILFRID P.

Hélas ! tout est bien sombre au sein de la nature.
Tout a changé, tout a vieilli.
L'oiseau ne trouve plus, perche dans la ramure,
Son trésor, son doux nid.

Plus de ces chants joyeux qu'entonnait la fauvette
Jouant dans le creux des vallons,
Plus d'éclat, plus de bruit, la nature muette
N'a plus de ses chansons.

Des pieds foulent encor la forêt dépouillée.
Des cœurs vont encore y rêver,
Mais personne ne dort sous l'épaisse feuillée,
Personne n'y va chanter.

Chanter ! quand tout se meurt à travers le silence,
Quand la feuille échappe au rameau,
Quand le sol tout humide oubliant la clémence
N'est qu'un vaste tombeau.

Ami, dont le regard a le feu du poète,
Oh ! dis-le moi, tu veux parler,
Eh bien ! vois cette feuille, elle meurt et répète
Que tu dois soupérer.

Cette feuille qui tombe est ta vivante image,
Presque toujours tu suis son sort ;
Le printemps, elle naît, tu gardes son langage
Et tu ris de la mort.

L'été, quand elle brille au milieu du feuillage,
Elle t'enseigne la gaité,
Et quand tu vas l'assoir sous son gracieux ombrage,
Alors, tu ne peux que chanter.

Mais, arrive l'automne et ses pluies glaciales,
Arrive le froid aquilon,
Tout, au fond des forêts, prend teintes sépulchrales,
Tout va dormir dans le vallon.

Et ton front se brunit, ami qui tiens la lyre,
Tu t'avances d'un pas errant ;
Hélas ! la feuille est morte et ton grand cœur soupire
Avec la voix du vent.

LORENZO.

St-André d'Agenteuil, octobre 1889.

ÇA FAIT PEUR AUX OISEAUX

Voulez-vous composer une chansonnette-perle,
une chansonnette qui fasse fureur et qui devienne
un succès au salon ?

Prenez une naïveté, mettez là avec quelques
rimes médiocres dans un moule à strophes, passez
le tout quelques instants au feu de votre imagina-
tion, puis retirez et servez chaud au public.

C'est infailible, il faut que cela fasse le tour du
monde !

La chansonnette de M. P***, dans l'opérette
Bredouille, a dû voir le jour de cette façon.

On ne saurait, en effet, s'expliquer autrement sa
vogue, car son seul mérite consiste dans une simple
naïveté de résistance, le refrain :

Ça fait peur aux oiseaux !

Tout le reste n'est que du remplissage cousu de
fil blanc.

M. P*** prétend faire pâmer le public sur
les confidences de deux amoureux, et il ne peut
en produire qu'un seul, M. Lisandre ; sa compagne,
que nous nommons pour la circonstance Mlle
Naïva, n'aime que les oiseaux, mais les petits seu-
lement, pas les gros... comme Lisandre !

Puis, cette Naïva que l'auteur veut faire poser
comme un modèle de simplicité grotesque et de
naïveté colossale, n'est en réalité qu'une rusée com-
mère qui voit parfaitement clair dans son jeu.

Conséquemment, la naïveté qu'on met sur ses
lèvres ne lui sied pas plus qu'un bonnet de tam-
bour-major, sur la tête d'un pygmée.

Mais arrivons aux preuves. C'est Naïva qui
parle :

Ne parlez pas tant, Lisandre,
Quand nous tendons nos filets,
Les oiseaux vont vous entendre
Et s'enfuiront des bosquets.

Vous voyez ? cela perce déjà. Elle trouve que
Lisandre parle trop ! Si elle était naïve et si elle
aimait véritablement l'oiseleur, comme l'auteur
cherche à le faire croire, elle cueillerait plutôt ses
paroles comme des perles d'or, des gouttelettes de

miel ou de sirop d'érable, et elle ne lui dirait pas
de se taire.

Aimez-moi sans me le dire,
A quoi bon tous ces grands mots ?

Son indifférence s'accuse davantage. " Mes re-
buffades ne vous font rien, M. Lisandre, eh bien,
puisque vous y tenez tant, aimez-moi, mais aimez-
moi *sans me le dire*, car comme je ne vous aime
pas, vos grands mots sont bien mieux dans votre
for intérieur." Mais quels sont ces grands mots ?
Les mots *ange, cœur et pleur* probablement, puis-
que dans le dictionnaire des amoureux il paraît
que ce sont les plus grands !

Calmes ce bruyant délire.

Pauvre Lisandre ! Naïva veut absolument qu'il
ait le délire maintenant, et pas un délire ordi-
naire... un délire *bruyant*, s'il vous plaît, vous
comprenez, quelque chose comme le simoun d'A-
frique ou comme les eaux neigeuses des chutes
Niagara. Il pouvait bien l'appeler cruelle.

Bon ! vous m'appellez cruelle,
Vraiment, vous perdez l'esprit !

Il y a assez de ce *bon !* pour effaroucher tous
les oiseaux passés, présents et futurs. M. P***
peut en prendre note, s'il tient aux bonnes grâces
de Mlle Naïva.

Elle n'est pas tendre, son héroïne, Lisandre sort
à peine de son délire qu'elle cherche à lui faire
perdre le peu d'esprit qui lui reste. S'il ne finit
pas sa carrière d'oiseleur à Beauport ou à la
Longue-Pointe, il aura de la chance.

Vous me croyez infidèle...
Ne faites pas tant de bruit.

Dans vos intervalles lucides, vous péchez contre
Pétiquette, M. Lisandre. On ne doit jamais pro-
noncer le mot *infidèle* en vain, et encore moins le
répéter d'une voix de tonnerre à tous les échos
d'alentour, surtout quand on s'adresse à Mlle
Naïva, qui, tout en aimant les oiseaux, les petits,
peut bien avoir un amant qui écoute, là, tout près,
dans les bosquets.

Quoi ! vous parlez de vous pendre
Aux branches de ces ormeaux :
Mais vous savez bien, Lisandre
Que ça fait peur aux oiseaux.

Comme elle l'aime ! Si elle n'avait pas besoin de
plumes pour garnir son chapeau, je parie qu'elle
n'aurait aucune objection à tirer elle-même sur la
corde. Mais Lisandre est-il sérieux ? Veut-il réel-
lement se pendre ? Pourquoi pas. Croyez-vous que
ces branches d'ormeaux ne soient là que pour la
rime ! Lisandre sait bien ce qu'il fait, une branche
d'ormeau ou mieux une tige d'ormeau—l'auteur
me *branche* par hyperbole—c'est bien plus flexible
qu'une poutre, qu'une branche d'érable ou de bou-
leau, et, comme il n'a été nullement question de la
dimension de l'arbuste, qui vous dit que Lisandre
n'a pas en vue un ormeau de six pouces de hau-
teur !!!

Vous tenez ma main, Lisandre
Comment puis-je vous aider ?

En quoi Naïva peut-elle aider Lisandre ! Mys-
tère ! M. P*** vous auriez dû demander à M.
Badger une lampe incandescente pour éclairer
ce point obscur de votre chansonnette. En
vous faisant passer pour un électeur du quartier
Saint-Antoine, vous auriez eu votre luminaire à
l'instant *par le câble transatlantique*. Qui sait ?
Lisandre demandait peut-être à Naïva de l'aider à
se hisser sur son ormeau de six pouces !

Il faudrait à vous entendre
Vous accorder un baiser.
Ah ! prenez en deux bien vite
Et retournez aux pipeaux.

Enfin, Naïva a trouvé un moyen de se débarras-
ser de Lisandre. Il lui demande un baiser, elle
lui en donne *deux*, non par amour, mais par poli-
tique. En ne lui en accordant qu'un, il en aurait
demandé un deuxième et peut-être un troisième ;
en lui en laissant deux tout de suite avec l'excel-
lente recommandation de ne pas les allonger, et de
les prendre *bien vite*, elle sauve du temps et des
oiseaux. Et de crainte que Lisandre s'y méprenne
encore, elle s'empresse d'ajouter : *Retournez aux*
pipeaux, en d'autres termes : " Allez vous prome-
ner," ou en bon canadien : " Allez au balai, M.
Lisandre ! " On ne saurait éconduire un galant
plus sommairement.

Et l'auteur voudrait nous faire croire, après
cela, que celle qui traite Lisandre de bavard, de

pas d'esprit, et qui l'envoie ainsi se promener, est
une naïve ! et que son refrain d'occasion lui va
comme son gant !

Passez, l'ami, on connaît votre recette.

Vous avez mis une naïveté, quelques rimes et
un rouleau de fil blanc dans un moule à strophes,
et au feu de votre imagination, on a vu naître cette
chansonnette-perle que soprani et ténors roucoulent
sans cesse dans nos salons, au grand scandale des
parnassiens.

Vraiment et sans calembourg,

Ça fait peur aux oiseaux !

POUR LES PAUVRES

Voici revenir déjà les jours tristes et sombres
de l'automne. Les arbres de nos forêts ont revêtu,
pour quelques jours seulement, leur manteau de
pourpre et d'or. Les champs, dépouillés de leur
moisson, sont nus et déserts. Les oiseaux, ces
charmants hôtes de nos campagnes, se dirigent,
comme à regret, vers d'autres cieux. La nature
épuisée se prépare au sommeil hivernal et va bien-
tôt se draper dans sa blanche parure pour ne se ré-
veiller qu'après six longs mois. Nos lacs, nos
rivières, nos grands fleuves même vont se solidifier
sous l'action d'un froid sibérien.

La froide misère, avec son cortège de souffrances,
va venir s'installer sous l'humble toit qui abrite
les déshérités de cette vie. Hélas ! qu'ils sont
nombreux, dans nos grandes villes, ceux qui
souffrent durant la saison-d'hiver ! Que de pauvres
honteux n'ayant point le strict nécessaire, tandis
que le riche vit dans l'abondance ! Que de sombres
dramas et que de larmes dans le galetas sans feu
du misérable, tandis que la demeure confortable de
l'opulent retentit des accents du plaisir !

Pour un grand nombre de travailleurs l'été a
été loin d'être productif, car à peine leur a-t-il été
possible de pourvoir aux besoins de leur famille,
pendant cette saison ; et voilà l'hiver qui les sur-
prend sans provisions, sans chauffage, ayant à
peine de quoi se couvrir. Et puis, combien de
veuves infortunées s'épuisent, par un travail peu
rémunérateur et au-dessus de leurs forces, pour
donner à leurs petits enfants juste ce qu'il faut
pour ne pas mourir de faim. Combien de malheu-
reux vieillards, vivent solitaires dans de misérables
taudis, n'ayant personne pour soutenir leurs pas
chancelants, point de feu pour réchauffer leurs
membres engourdis, souvent point de pain pour
s'utenir leur misérable existence !

O vous tous ! qui vivez dans l'abondance, sans
souci du lendemain, n'oubliez point ceux qui
souffrent à vos côtés si vous voulez que Dieu bé-
nisse votre famille et vos entreprises ! N'attendez
pas qu'ils viennent frapper à votre porte et s'age-
nouiller, sur votre seuil de pierre, pour demander
assistance, mais recherchez les, car les plus mal-
heureux cachent souvent leur détresse. Faites
renaître l'espérance dans leurs cœurs, adoucis-
sez leurs peines, séchez leurs larmes. Que l'orphelin
trouve en vous un père, le pauvre un soutien, le
vieillard un appui et des consolations pour embellir
le soir de sa vie.

" Donnez ! Il vient un temps où la terre nous laisse ;
Vos aumônes, la nuit vous font une richesse ;
Donnez ! afin qu'on dise : Il a pitié de nous !
Afin que l'indigent que glacent les tempêtes,
Que le pauvre qui souffre à côté de vos fêtes,
Au seuil de vos palais fixe un œil moins jaloux.

J. P. V. DU SAULT.

Bordeaux, 2 octobre 1889.

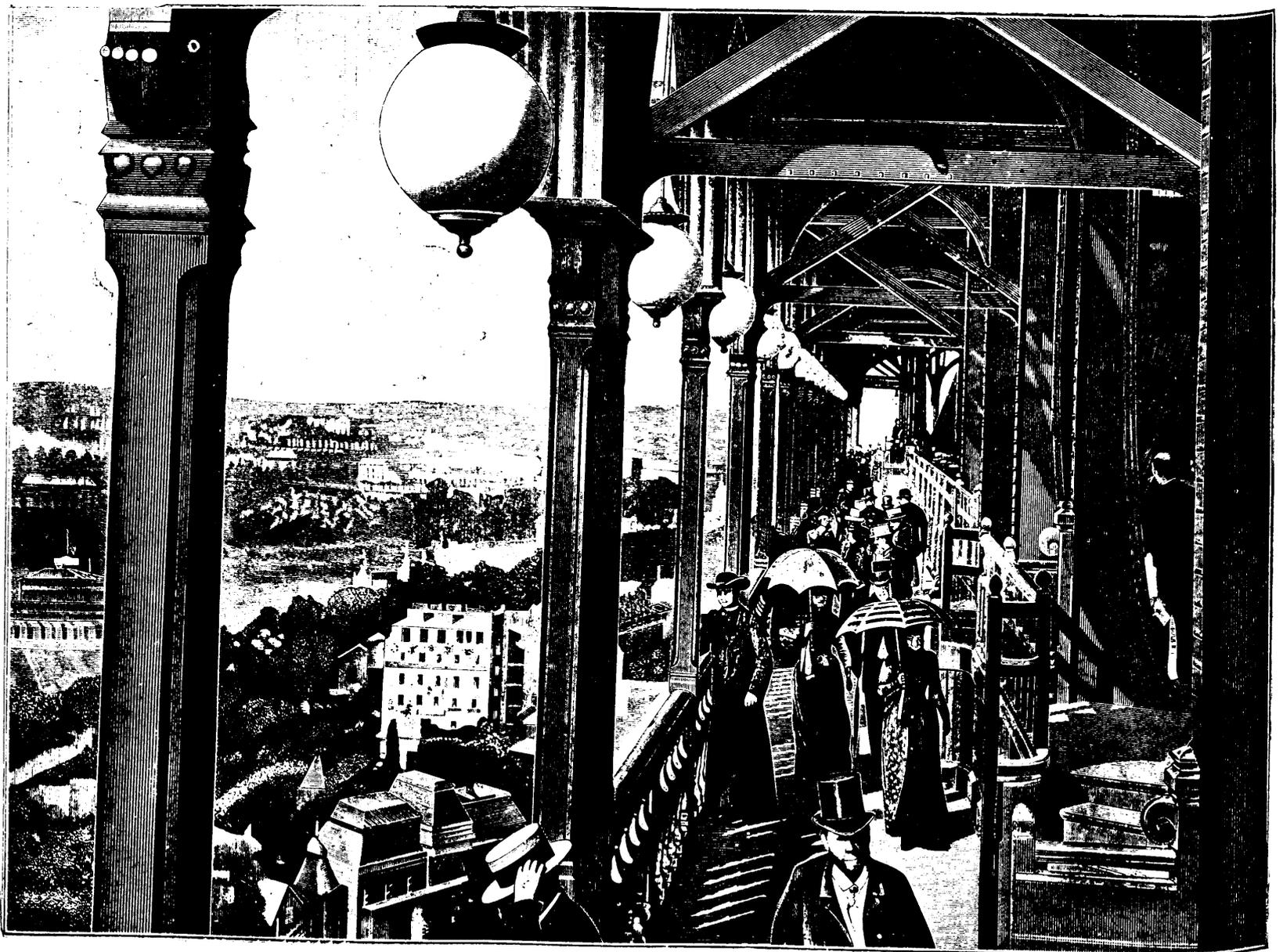
Nous sommes nés pour vivre en commun ; notre
société est une voûte de pierres liées ensemble qu'
tomberait si l'une ne soutenait l'autre.—SÉNÈQUE

Lu sur l'album d'un sceptique :

" Les yeux de la femme qui pleure, la bouche
de la femme qui rit, ô les délicieux écrivains... de
perles fausses ! "



“QUATRE-VENTS” — DORVAL
Résidence de campagne de M. Désiré Girouard, C.R., M.P.—Gravure par Armstrong



LA PREMIÈRE GALERIE DE LA TOUR EIFFEL

FEU

M

— E
de cel
nouve
ployé
— M
du po
Et
Le
afin d

Il
A
des le
ment
—
rever
suis j
Et
d'occ
Ma
—
dix-n
Il
pêch
ment
Or
cette
que
été
—
No

LES VICTIMES DU DEVOIR

SOUVENIR DE MER

Le *Tanaïs*, des Messageries maritimes, doublait le cap Matapan. Nous avions eu une belle journée, mais comme nous approchions du golfe de Coran, le temps s'était gâté. Les sautes de vent sont fréquentes sur cette pointe de la Grèce où se rencontrent les courants de trois mers, brisés par les promontoires de la Morée qui les séparent. Il est rare de retrouver dans la mer Egée le calme qu'on a laissé dans l'Adriatique, et réciproquement. Ce soir-là, le grain venait sur nous du canal de Cérigo. La nuit tombait, l'eau était grise et colère, le ciel opaque et triste. Du côté de la terre, que nous rangions de près, la haute masse du Taygète fermait l'horizon de sa muraille noire ; du côté de l'espace qui fuit vers l'Égypte, le vent et la mer arrivaient à grand bruit. Des paquets de brises faisaient rage dans la mâture et gémissaient dans les claires-voies, la membrure du bateau rendait ces craquements profonds, première plainte du navire qui va souffrir des coups de lames. Le *Tanaïs* se comportait vaillamment ; il poursuivait, sans ralentir, cette route où les vagues grossissantes jetaient devant lui des montagnes mobiles et de brusques précipices. Je ne sais pas de spectacle plus superbe et plus moral que ces courses de nuit d'un grand vaisseau sur la mauvaise mer. L'énorme machine, qui semblait si puissante au jour et sur les eaux calmes, paraît alors ce qu'elle est vraiment, un point ridicule qui passe dans l'immensité éternellement agitée ; vue sur le ciel obscur, ces mâts ployants, ces maigres agrès ont des gestes de bras suppliants et effarés ; la coque chancelle éperdue à la fantaisie des grandes vagues, comme une paume que ces monstres se rejettent en jouant. Et pourtant on sait bien que les hommes ont mis dans cette frêle chose une âme courageuse, une volonté intelligente, supérieure aux caprices des éléments ; c'est un organisme humain ; il a ses membres et ses ressorts assemblés pour lutter ; il porte au cœur son foyer ardent ; il a même un cerveau, la boîte de cuivre où tremble l'aiguille de la boussole, fixe et sagace comme la pensée guidant au but de ce corps en péril.

Elle se maintient, elle avance, la brave petite pensée, contre ces formidables barres de houle qui montent de l'horizon : il en vient de très loin et de partout, de Sicile, d'Afrique, de Syrie et de l'Archipel ; on croit qu'elles vont tout anéantir sous leur nombre, leur violence et leur vacarme ; le monde semble abandonné dans l'épouvante de la nuit à cette fureur stupide. Mais ce sont des forces aveugles et folles, elles naissent et meurent vite, elles ne savent pas s'unir et vouloir ; la petite pensée persiste, elle les tourne avec adresse, les laisse mourir inutiles et continue de courir où elle sait. C'est en raccourci le drame perpétuel de l'univers, la lutte intelligente de l'esprit humain contre l'esprit désordonné de la nature. Nulle part on ne le voit si bien, parce qu'ici l'homme a passé toute son âme à l'œuvre ; sortie de ses mains, à ce vaisseau construit par des savants, conduit par de braves gens à la

mer ! Le soir dont je me souviens, on me conta un trait de l'un d'eux.

J'étais redescendu dans le salon ; quelques passagers solides s'y trouvaient réunis autour du docteur et de l'agent des postes, qui jouaient aux échecs. Le commandant, M. de B..., quitta un instant la dunette et vint nous rejoindre ; il déposa son caban trempé de pluie et d'embrun de mer, demanda un verre de punch et se mêla à la conversation. Comme toujours, en pareil cas, on parlait naufrages et sinistres. L'agent des postes faisait frissonner les dames avec des plaisanteries d'un goût douteux.

Quand M. de B... s'assit près de nous, une jeune femme, déjà effrayée par l'agent des postes et désireuse de s'effrayer davantage, ce qui est une volupté, lui demanda de raconter quelque incident dramatique de ses vingt-cinq ans de navigation. Il sourit et haussa légèrement les épaules comme un vieux sceptique à qui ses enfants demandent une histoire de revenants.

Après un instant de silence et d'hésitation—on

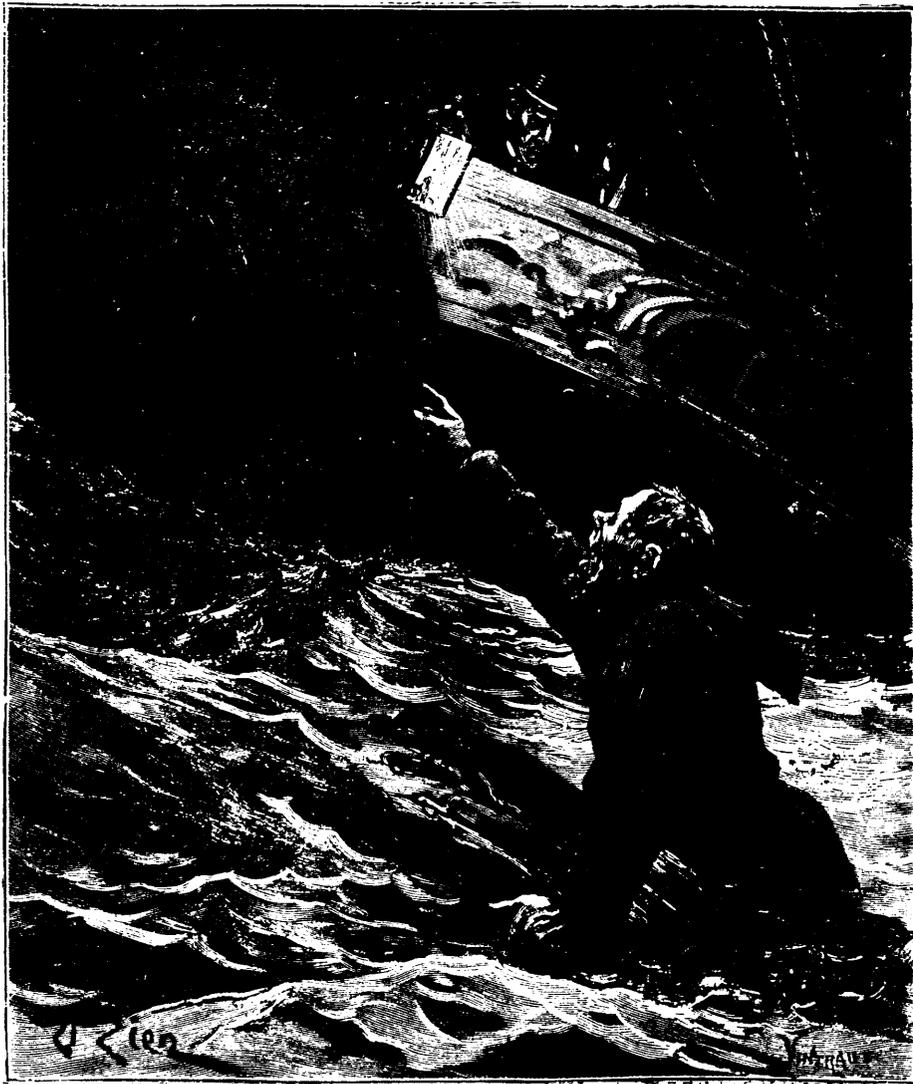
de l'année ; il devait succéder à son beau-père, un pêcheur de Plougoëc qui avait trois barques à lui, et on le considérait comme un gros monsieur dans l'entrepont. C'était d'ailleurs un de nos bons matelots ; s'il avait su lire et écrire, il eût été depuis longtemps premier maître.

“ Nous eûmes une traversée superbe jusqu'aux îles ; en entrant dans les Caraïbes, la mer devint moins maniable, et, entre la Guadeloupe et la Désirade, nous fûmes assaillis par un coup de vent du nord-est. La nuit venue, le chenal était noir comme une grande gueule de four, les rafales inégales fatiguaient la voilure et souffletaient le bâtiment, qui avait grand-peine à tenir sa route. Enfin une vraie boîte de perruquier. J'étais de quart ; l'une après l'autre, je fis carguer toutes nos voiles, ne gardant que les bonnettes.—Au tournant du cap Saint-Pierre, pour éviter les récifs qui s'avancent assez loin de ce côté, il fallut ouvrir un angle plus considérable avec le vent, qui enforçait à chaque minute. Au premier coup de barre, deux grosses lames balayèrent le pont ; mon bateau ti-

tuba comme un ivrogne et pencha de façon que la lisse de tribord vint presque toucher l'eau. Je vis qu'il fallait encore ôter de la toile, je donnai mes ordres au quartier-maître, qui siffla aux gabiers.—Quand il eut transmis le commandement, personne ne bougea. Il s'agissait de grimper dans les perroquets, c'est-à-dire d'aller se promener sur une vergue qui décrivait à ce moment-là un arc d'une amplitude de 90 degrés. Un second coup de sifflet retentit ; les hommes semblaient cloués au pont. Furieux, je sautai d'un bond au bas de la passerelle, et interpellant mes matelots : “ Ça ! leur dis-je, depuis quand les hommes de la *Belligueuse* ont-ils peur de monter aux mâts ? “ Alors, mon gabier de Plougoëc s'avança vers l'échelle de cordes, de ce pas lourd et traînant qu'on prend sur nos planches, en grommelant dans sa barbe : “ Minute, mon capitaine, on y va, on y va ”. Et, étreignant les nœuds de ses grosses mains, il commença de gravir lentement les échelons, que le vent secouait et faisait claquer contre les agrès.

“ Nous le regardions monter. Le vent, qui gonflait sa vareuse comme une voile, l'arrachait tour à tour et le plaquait contre l'échelle. Quand il parvint à se hisser dans la hune, la nuit était si noire que nous ne le distinguions plus. Nous vîmes seulement son ombre passer devant le feu de vigie. Un instant après, tandis que je me retournais pour indiquer la manœuvre, ma voix fut couverte par le

bruit sec d'une pièce de bois qui casse, suivi, à trois secondes, par le bruit sourd d'un corps tombant à l'eau. “ Un homme à la mer ! ”, cria-t-on de l'avant. Instinctivement, je donnai ordre au timonier de virer de bord et je commandai un canot ; les matelots s'élançèrent aux portemanteaux ; mais, à peine descendue de quelques pieds, l'embarcation saisie par le vent, leur arracha les amarres des mains, vint se briser sur les canons de la frégate et tomba en pièces à la mer. Cependant le bâtiment, obéissant au gouvernail, faisait un quart de conversion et se présentait au vent par le travers ; les voiles, brusquement masquées, comme nous disons, s'affaissèrent le long des mâts, nous laissant sans défense contre les vagues qui nous portaient à la côte. J'avais fait prévenir le commandant ; il arriva, suivi des autres officiers. Je le vis au fait en trois mots, lui montrant le ga-



Capitaine ! l'étai du mât a cassé. — Page 190, col. 1

eût dit qu'il luttait contre un mauvais souvenir—le commandant s'écria :

“ Tenez, on nous apprend au collège les mots à effet des Grecs et des Romains ; eh bien ! nous avons laissé aux Caraïbes, par une nuit comme celle-ci, un pauvre diable qui valait tous ces farceurs de l'antiquité. Ecoutez plutôt.”

Et il nous fit ce récit, que je rapporte textuellement, pour ne lui rien ôter de sa simplicité et de sa rude saveur de mer. Je ne le mets pas en doute, ces gens-là ont vu si grand et si terrible qu'ils n'ont pas besoin d'inventer :

“ En 18..., la *Belligueuse* appareille à Cherbourg pour aller rallier la croisière des Antilles. J'étais lieutenant en second ; j'avais dans mes gabiers un homme de Plougoëc, qui venait de se marier en congé. Rembarqué avec nous pour racheter son temps, il attendait sa libération à la fin

REVUE GÉNÉRALE

EN FUMANT

bier cramponné à une pièce du canot et roulé par les lames.

« Messieurs, nous dit notre chef, le temps presse. Vous savez qu'en pareil cas c'est au conseil du bord à prononcer sur le sort d'un homme. Peut-on essayer de sauver ce malheureux sans risquer de perdre le bâtiment ? Que ceux qui sont pour l'affirmative lèvent la main : et pour Dieu faisons vite ! » Nous étions groupés sous un des fanaux, immobiles ; l'équipage était rangé autour de nous, attendant la décision suprême. Et je vous jure que si c'eût été midi, on eût vu bien des gailards, qui étaient de vieux loups de mer cependant, aussi pâles qu'une Anglaise qui traverse la Manche. Nous inspectâmes d'un coup d'œil rapide le navire, l'horizon, la direction des vagues, la ligne noire des côtes à quelques encablures ; nous courions grand train sur ces rochers. Chacun hochait tristement la tête, mais pas une main ne se leva. Alors le commandant, d'une voix un peu voilée et s'adressant à l'équipage : « A l'unanimité et sur notre conscience, nous déclarons que nous ne pouvons rien pour sauver cet homme. Que Dieu lui fasse grâce ! » Puis, se tournant vers le timonier, il lui cria avec force : « Toute barre tribord, et en avant ! »

« La frégate évolua de nouveau sur elle-même, livrant ses voiles au vent qui s'y engouffra avec des hurlements de joie ; elle bondit sur la vague et partit comme une flèche. Je courus à l'arrière et décrochai un fanal dont je projetai la lumière sur l'eau. A cinq ou six brasses à peine, le gabier dansait comme un totou dans un remous de lames qui le maintenaient par instants presque debout. Dès qu'il m'aperçut dans le foyer lumineux, je le vis se redresser des poignets sur son épave, fixer sur moi ses yeux grands ouverts et remuer les lèvres pour parler. Je me penchai en me couvrant l'oreille des deux mains, pour essayer d'entendre la dernière parole du pauvre matelot ; elle m'arriva forte et distincte, à travers le bruit de l'ouragan ; il criait : « Capitaine ! capitaine ! l'étai du mât de hune a cassé ! »

« Une énorme vague passa, nivela la surface de la mer, et je ne vis plus que le sillage blanc de la frégate, qui filait un train d'enfer ».

Quand le commandant eut fini son histoire, il se tut un moment ; ses gros sourcils gris se crispaient, les rides de son front se contractaient par saccades. Il but une large rasade de punch. « Et le nom de cette victime du devoir ? » lui demandai-je après quelques instants. Il leva les yeux au plafond et chercha d'un air un peu étonné. « Tiens, au fait, dit-il, je ne le sais plus ».

Vte E.-M. DE VOGUÉ.
(de l'Académie française)

ÉTYMOLOGIES

BAIE DES HA ! HA !

La Grande Baie, connue sous le nom de Baie des Ha ! Ha ! est située dans le Saguenay. On dit qu'elle fut ainsi appelée parce que les premiers voyageurs qui remontèrent le Saguenay poussaient tous ce cri de surprise en découvrant la Grande-Baie.

MAINE

Les uns disent qu'il reçut son nom des Français, en 1638, en souvenir de la province française du Maine ; d'autres prétendent que Maine est un mot indien qui veut dire *terre principale*.

NEW-HAMPSHIRE

Le New-Hampshire reçut d'abord le nom de Laconia, qui, en 1629, fut changé en celui de New-Hampshire, parce que le capitaine J. Maron, à qui ce territoire fut concédé, était gouverneur du Hampshire, comté de l'Angleterre.

VERMONT

Le Vermont est traversé par les *Green Mountains*—Monts verts—d'où son nom.

HECTOR SERVADEC.

Le détroit de Behring.—Saisies de vaisseaux canadiens.—L'Alaska.—Le "Times" de Londres sur la question.—L'Exposition Universelle de Chicago en 1892.

* * * Le détroit de Behring, qui sépare l'Amérique septentrionale de l'Asie, menace d'amener des difficultés entre les Etats-Unis et l'Angleterre. Divers bateaux canadiens ont été saisis par le croiseur américain qui fait la garde dans cette mer. Parmi les bateaux arrêtés on remarque le *Triumph* et le *Black Diamond*, saisis par le côté américain *Rush*. Ce dernier, après avoir enlevé la cargaison de phoques contenue dans ces deux bateaux, leur ordonna de se rendre à Anualaska pour y demeurer prisonniers. Au lieu de suivre ces ordres, les bateaux arrêtés se dirigèrent vers Victoria (Colombie Anglaise), où ils arrivèrent sans autres difficultés. Le *Rush* s'est rendu dernièrement à Anualaska et a été, dit-on, fort surpris de ne pas y trouver les vaisseaux saisis ni les hommes de son équipage qu'il y avait descendus pour assurer la saisie.

Les difficultés présentes sont survenues à propos de la pêche aux phoques faite dans le détroit de Behring par des pêcheurs canadiens. Les Etats-Unis soutiennent qu'eux seuls ont droit d'y pêcher, parce que, disent-ils, le détroit de Behring est une mer fermée, et qu'en conséquence elle tombe sous la direction du gouvernement américain, étant comprise dans son territoire. Cette thèse est très facile à combattre pour quiconque se donne la peine de jeter un coup d'œil sur la carte.

L'Alaska, que le détroit de Behring arrose sur une grande partie de son territoire, fut acheté de la Russie pour \$7,500,000. La Russie, pendant tout le temps qu'elle eut l'Alaska en sa possession, n'entretint jamais les prétentions des Etats-Unis, et jamais elle ne mit d'obstacles à la libre navigation du détroit.

En 1870, une compagnie américaine fut formée et, moyennant une rente annuelle de \$317,000, elle obtint le monopole de la pêche aux phoques dans le détroit de Behring pour vingt années à partir de cette date ; elle s'engageait, de son côté, à ne pas prendre plus de 100,000 phoques par an. Cette concession finira en 1890.

Sous prétexte de protéger les intérêts de cette compagnie, le gouvernement américain ordonna de saisir tous les vaisseaux de pêche qui y seraient surpris. En conséquence, quelques vaisseaux anglais furent saisis dès 1886.

Le but visé par les Américains en créant des entraves aux bateaux canadiens faisant la pêche dans le détroit est celui-ci, suivant nous. Les Etats-Unis, chacun le sait, réclament pour les pêcheries de Terre-Neuve des privilèges plus grands que ceux auxquels ils ont droit par les traités. Ils s'agitent depuis plusieurs années pour forcer l'Angleterre à amender les traités à l'avantage du gouvernement de l'Union. Mais comme la Grande-Bretagne n'a jamais voulu se rendre à ce désir, les Américains espèrent lui forcer la main en mettant des obstacles à la pêche aux phoques dans le détroit de Behring.

L'Angleterre se soumettra-t-elle ? Nous ne le pensons pas. Si toutefois elle faisait mine, un jour, de céder aux menaces des Américains, le Canada — qui doit compter dans cette question, puisque c'est son bien qui est en jeu — devra s'y opposer par tous les moyens possibles.

Le *Times* de Londres, parlant sur la même question, disait dernièrement :

« Les saisis de la mer de Behring manquent étonnement de sérieux. Il paraît qu'on veut éloigner les pêcheurs de Victoria en leur faisant peur par un semblant de saisie, mais sans pousser l'exécution jusqu'au bout. Les Américains semblent penser que cela ne provoquera pas de représailles ; mais ils n'ont pas le droit de pousser ce jeu-là jusqu'à des saisis et des visites illégales. Les Américains ne nous trouveront pas opposés à l'adoption de mesures pour empêcher l'anéantissement des phoques ; mais s'ils continuent à refuser toute discussion pour arriver à un règlement, nous serons obligés d'agir vigoureusement pour faire respecter notre pavillon. »

* * * Chicago, la reine de l'Ouest américain, célébrera, en 1892, le quatrième centenaire de la découverte de l'Amérique en tenant une exposition où tous les peuples de l'univers seront invités à venir exposer leurs produits. Des comités nombreux, composés des citoyens les plus riches, sont déjà formés ; chacun d'eux s'est mis activement au travail afin d'assurer le succès de l'exposition.

Chicago est très bien située pour tenir une exposition. Bâtie sur les bords du lac Michigan, son accès se trouve par ce fait très facile par voie fluviale ; de plus, elle est le centre de presque toutes les lignes de chemin de fer et de télégraphe de l'Ouest. Sa population est d'au-delà d'un demi-million, et les hôtels peuvent loger cent cinquante mille personnes.

Les étrangers qui se rendront à Chicago pourront, durant le trajet, contempler le magnifique paysage et les richesses agricoles de la plus importante partie des Etats-Unis. Ils pourront, de plus, constater de leurs yeux les prodiges accomplis dans ce coin de l'Amérique depuis cinquante ans.

Nous souhaitons de tout cœur plein succès à l'exposition de Chicago. Et notre souhait se réalisera certainement, car les hommes nommés pour diriger cette entreprise sont tout à fait aptes à cette besogne.

G. H. Lumont

Tout homme peut tomber dans l'erreur, mais il n'y a que l'insensé qui y persévère.—CICÉRON.

Il y a comparativement longtemps que je n'ai pas chroniqué, peut-être est-ce pour le mieux ?

Si je viens de nouveau fumer une bonne pipe, avec vous aimables lecteurs, — je ne dis pas *lectrices* intentionnellement, car elles n'aiment pas la fumée, les lectrices... c'est-à-dire les dames. — Si me voilà de nouveau en frais de prose, c'est — pour finir une longue phrase et une pas moins longue parenthèse — parce que j'éprouve le besoin de vous raconter *confidemment* les mésaventures qui me sont arrivées depuis la dernière fois que je vous ai vus.

Il n'est rien de plus doux au cœur de l'homme, il n'est rien qui lui donne plus de courage, que d'avoir une personne en qui il puisse s'épancher. Ça nous fait trouver moins lourd le fardeau de la vie, les velléités quotidiennes, les petits chagrins domestiques, enfin, tout ce qui de près comme de loin goûte l'amertume.

Une personne à qui nous pouvons sûrement raconter les petits déboires inhérents à notre existence sur cette terre, est un autre soi-même qui devient indispensable à celui qui en a déjà fait l'essai. En sommes-nous privés, qu'un vide se fait en nous. Une insouciance que nous ne pouvons vaincre s'empare de notre volonté et nous fait couler une existence sans but, où la routine devient chronique.

N'avez-vous pas été dans ce cas là ?

Eh bien ! si jamais cette maladie de l'esprit — car c'en est une — s'empare de vous sérieusement, faites en sorte de l'éconduire immédiatement, car l'hypochondrie prendra racine chez vous. Alors, ça ne sera plus temps d'administrer des stimulants à l'esprit.

Il faudra une promenade aux tropiques, une visite à l'exposition de Paris — qui ne durera pas toujours, — une *interview* avec le grand général Boulanger, ou bien encore, il vous faudra faire une excursion jusqu'aux antipodes comme gérant du cirque Barnum.

Mais je n'ai pas pris la plume pour faire des réflexions philosophiques. Il y a assez longtemps que la langue me tortille, il faut que je vous raconte ce qui m'est arrivé.

* * *

Pour piquer au plus court, je vous dirai que j'ai fait de la — prenez vent — numismatographie.

C'est un grand mot, n'est-ce pas ? Un grand mot qui aurait dû me donner la chair de poule, un grand mot dont les syllabes prononcées clairement nous arrivent comme autant de bouchons par la tête. En décomposant ce monosyllabe, il y aurait de quoi faire une magnifique devinette. Avis aux amateurs.

Le mot m'avait paru si bizarre que le désir d'étudier cette science, car c'en est une dans son genre, m'a pris subrepticement sans crier : gare !

Je me suis d'abord procuré un exemplaire de l'*Atlas Numismatique* du Dr Jos. LeRoux, de Montréal, et me suis mis en chasse.

Sans réflexion, suivant le gré de mon caprice nouveau, — qui n'en a pas eu des caprices — je me mis à ramasser tous les vieux sous, toutes les vieilles monnaies que je pus trouver dans ma petite ville de Montmagny.

Dans ma passion ardente qui était l'effet d'un moment de caprice, je voulais que tous ceux chez qui j'allais eussent des vieux sous.

— Vous avez des vieux sous, un tel me l'a dit. Laissez les moi voir seulement.

Je m'attirais les malédictions de tout le monde et je continuais quand même ma course échevelée après les vieux sous.

Après une quinzaine que j'employai presque exclusivement à la chasse aux vieux sous, je me vis possesseur d'une respectable collection de vieux sous rabougris, écornés, verdegriés.

Je les fourbis d'abord, je les classai ensuite et j'en fis une liste que j'envoyai à la *Scott Stamp & Coin Co.*, de New-York où j'espérais vendre ces bibelots à bonne composition.

Il me restait une parcelle de confiance en ces siffieux d'Américains, et sur leur demande, j'expédiai ma collection à la *Scott Stamp & Coin Co.*, comptant sur l'intégrité de cette compagnie.

Savez-
écrit q
traitre
leur en
Lors
et je ju
fares à
Aux
mes co
Hier
sous, a
J'ai
ner des
sacrais
venir j

Prome

La
voici d
lumière
n'est p
mervei
épreuv
qui ne
qui ne
tieux,
qu'a ex
le gran
sont les

A qu
d'un si
les ima
mentai
seur C
Bien d
blait a
décour
monter
Quelq
dans le
cours
phique
pas à l'
on n'en
les com
fait au
après la
s'était
ments
ces por
core he
temps
somm

La p
arts, à
phie qu
prompt
tains et
raison
sur les
noter le
les éch
prendre
graphie
qui a fa
rapides
intérêt
ront la
vare, p
La li
librairie
Pon pou
son exp
vitrines
retour s
livrant
liques, s
L'ens
qui long
ments d
supérieu

Savez-vous ce qu'on m'a dit ? Eh bien ! on m'a écrit que ma collection de sous ne valait pas un traitre sou, et si je voulais la ravoir, il me fallait leur envoyer cinquante centins.

Lorsque je reçus cette lettre, j'écumai de rage, et je jurai mes grands dieux de ne plus faire d'affaires à vue de nez avec ces diables d'Américains !

Aux messieurs de la *Scott Stamp & Coin Co.*, mes compliments !

Hier, encore, je ne jurais plus que par les vieux sous, aujourd'hui je peste contre eux.

J'ai fiché-là bien loin cette manie de collectionner des vieilles monnaies, et le temps que je consacrais à contenter mon caprice, je l'emploierai à venir jaser dans LE MONDE ILLUSTRÉ.

Raoul Renauld

Promenade à travers l'Exposition Universelle

La photographie.—A la bonne heure ! nous voici dans le royaume artistique de la lumière. La lumière se chargeant de dessiner elle-même ! Il n'est pas besoin de se connaître en chimie pour s'émerveiller devant les résultats. La beauté d'une épreuve frappe assez les yeux, même du profane qui ne s'inquiète guère de collodion ni de bromure, qui ne se doute seulement point des soins minutieux, des trouvailles savantes, des combinaisons qu'a exigées l'image qu'on lui montre. Ce qui aura le grand succès cette année auprès du public, ce sont les prodiges de la photographie instantanée.

A quelle distance nous a transportés l'espace d'un siècle ! Il y a juste cent ans, l'idée de fixer les images obtenues par la chambre noire tourmentait un physicien alors très célèbre, le professeur Charles, et l'insuccès faisait son désespoir. Bien d'autres, poursuivant comme lui ce qui semblait alors une chimère, n'arrivèrent aussi qu'à un découragement. C'est seulement à 1824 que remontent les premiers essais de Nicéphore Niepce. Quelques traces de ces premiers essais figurent dans les pavillons rétrospectifs que nous avons parcourus ; c'est entre autres, une épreuve héliographique sur planche d'étain. Mais cela ne figurait pas à l'origine dans les expositions contemporaines ; on n'en trouve même pas trace dix ans après, dans les comptes rendus de 1834. La découverte n'avait fait aucune sensation. Elle n'en fit qu'en 1839, après la mort de Niepce, et quand Daguerre qui s'était associé à lui, eût ébruité les perfectionnements obtenus. Se souvient-on des *daguerréotypes*, ces portraits sur métal miroitant, qu'on était encore heureux d'avoir dans les familles ! Et quel temps il fallait pour la pose ! Voilà de quoi nous sommes loin maintenant !

La photographie qui rend tant de services à nos arts, à nos sciences, à nos industries ; la photographie que l'archéologue appelle à son aide pour la prompt reproduction des monuments les plus lointains et dont l'ethnographie se sert pour la comparaison des types humains, la photographie, qui va sur les cimes les plus élevées de nos montagnes, noter les phénomènes des glaciers, qui est allée sur les échafaudages aériens de la tour Eiffel surprendre au travail de hardis ouvriers ; la photographie est vraiment l'invention de notre siècle qui a fait le plus surprenant chemin et les plus rapides progrès. Gloire à elle ! Ceux qui prennent intérêt à ces perfectionnements incessants, en auront la preuve sous toutes les formes : photographie, phototypie, photochromie, photomicrographie.

La librairie et les arts qui s'y rattachent.—La librairie occupe de petites logettes uniformes où l'on pourra tranquillement examiner les livres, et son exposition se continue ensuite par une série de vitrines où la lumière abonde. La papeterie fait retour sur la galerie terminale, du côté de la Seine, livrant à nos études ses crayons, ses plumes métalliques, ses écritaires et ses énormes registres.

L'enseignement.—Dans la galerie du 1er étage, qui longe le jardin, sont rangés les divers établissements d'instruction publique, primaire, secondaire, supérieur ; beaucoup de cartables, de livres, de

paperasses ; au centre : les découvertes dues aux missions scientifiques d'archéologie et les trouvailles faites au fond de la mer par les mémorables expéditions du *Talisman* et du *Travailleur*.

L'enseignement du dessin et des arts plastiques remplit tout le côté des tribunes qui atteint à cette galerie ; on y voit les travaux des élèves : écoles normales, instituteurs, collèges, écoles régionales ou provinciales ; c'est très souvent faible ; là cependant, quelques études ornementales sérieuses, venant de Marseille notamment et de Clermont-Ferrand.

Au rez-de-chaussée, cette exposition se complète dans la galerie terminale, du côté du parc américain ; on y a disposé les travaux des écoles d'apprentissage, des écoles professionnelles ou industrielles de France.

Pour la comparaison, on peut suivre, également au rez-de-chaussée, côté de l'allée étrangère, les sections analogues des Pays-Bas et de la Suisse. Tel est dans un sommaire aperçu, le contenu de ce palais qui forme une des parties les plus importantes de l'Exposition-Universelle.

J. Lonniec

NOTES HISTORIQUES

M. ROUER ROY a été nommé procureur de la ville de Montréal en novembre 1875. Il est entré en fonction le 1er janvier 1876. Son salaire était de \$5,000.

Le CANADA a 9,257,011 kilomètres carrés ; Inde et Ceylan, 2,423,564 ; Chine, 4,024,690 ; Australasie (Australie, Nouvelle-Zélande, Tasmanie, etc.) 7,985,783 ; Brésil, 8,337,218 ; Etats-Unis et Alaska, 9,210,409 ; Russie, 21,891,044.

Le CANADA MUSICAL reparait en mai 1875, après une suspension de huit ans, avec son même éditeur, M. A.-J. Boucher. Seize pages, format revue. Ce journal a cessé de paraître depuis longtemps.

L'UNION CATHOLIQUE avait pour président, en 1875, M. J.-R. Duchesneau ; Ch. Thibault, 1er vice-président ; A. de Bonpart, 2me vice-président ; J.-A. Beaudry, 1er secrétaire ; J. Desrosiers, 2me secrétaire ; L. Thomas, trésorier ; L. Lussier, ass.-trésorier ; O. Beauchemin, bibliothécaire ; C.-O. Caron, ass.-bibliothécaire.

L'ÉTENDUE du territoire canadien est près de trente fois plus grande que celle du Royaume-Uni. Il ne lui manque que 145,745 milles—à peu près l'étendue de l'Arthabaska—pour être aussi grande que l'Europe. Elle a 600,000 milles carrés de plus que l'Union américaine, moins l'Alaska ; enfin, si l'on joint l'Alaska aux Etats-Unis, on trouve que le Canada les dépasse encore de 18,000 milles carrés.

Le village Delisle (STE-CUNÉGONDE) fut érigé en municipalité scolaire sous ce nom le 11 juillet 1875, et séparé de Saint-Henri. Quelque temps après il fut érigé en paroisse canonique sous le patronage de sainte Cunégonde, seul nom qu'il a conservé. Son territoire est borné au sud par le canal Lachine, à l'est par les limites de Montréal, au nord par la rue Dorchester, à l'ouest par une ligne partant du canal Lachine en passant par la rue Atwater et se prolongeant jusqu'à la rue Dorchester.

RÉSIDENCE DE M. D. GIROUARD

(Voir gravure)

Nous donnons aujourd'hui une vue de la magnifique résidence de campagne de M. D. Girouard, C.R. M.P., située à Dorval, près Montréal.

Une partie de cette bâtisse a été construite il y a près de quatre-vingts ans, et fut restaurée en 1880, par le propriétaire actuel.

Elle est entourée d'un parc rempli d'arbres magnifiques.

PRIMES DU MOIS DE SEPTEMBRE

LISTE DES NUMÉROS GAGNANTS

Le tirage des primes pour les numéros du mois de SEPTEMBRE a eu lieu le 5 octobre, dans la salle de l'Union Saint-Joseph, coin des rues Ste-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix	No.	28,570....	\$50.00
2e prix	No.	26,355....	25.00
3e prix	No.	27,299....	15.00
4e prix	No.	7,498....	10.00
5e prix	No.	31,532....	5.00
6e prix	No.	15,273....	4.00
7e prix	No.	20,421....	3.00
8e prix	No.	30,807....	2.00

Les numéros suivants ont gagné une piastre chacun :

919	7,240	11,283	16,902	19,783	27,029
1,458	7,443	11,645	17,020	19,976	27,198
1,666	7,563	12,017	17,060	19,980	27,215
2,058	7,997	12,804	17,383	20,418	27,901
2,644	8,022	12,866	17,873	21,850	28,241
2,775	8,293	13,474	17,930	22,269	28,786
3,269	8,308	14,021	18,659	22,948	29,343
3,319	8,772	14,716	18,741	24,267	29,540
4,919	9,164	15,484	18,897	24,302	29,591
5,220	9,374	15,505	19,001	24,365	29,788
6,403	9,767	16,059	19,004	24,785	30,070
6,479	9,817	16,232	19,053	25,619	30,320
6,575	9,847	16,566	19,540	26,024	31,378
6,587	9,961	16,581	19,631	26,344	31,887
7,177	10,486				

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des copies du MONDE ILLUSTRÉ, datées du mois de septembre, sont priées d'examiner les numéros imprimés en encre rouge, sur la dernière page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous envoyer le journal au plutôt, avec leur adresse afin de recevoir la prime sans retard.

Nos abonnés de Québec pourront réclamer le montant de leurs primes chez M. F. Béland, No 264, rue Saint-Jean, Québec.

CARNET DE LA CUISINIÈRE

Biscuits à la crème fouettée.—Masquez le fond d'un plat à tarte avec une couche de gelée de framboises, une couche de biscuits à la cuillère, imbibés à mesure avec un peu de rhum. Autre couche de gelée, biscuits imbibés, troisième couche, et recouvrez avec une épaisse couche de crème fouettée et sucrée. Servez sans sortir du moule.

Carpe à la bière.—Coupez en morceaux une belle carpe ; mettez les morceaux dans une casserole avec du sel, du poivre, deux oignons et une bouteille de bière. Il faut que le poisson baigne dans la sauce. Mettez la casserole sur un grand feu ; faites réduire votre sauce pour qu'il n'en reste à peu près qu'un verre, puis servez votre carpe avec son bouillon sans le lier.

Potage princesse.—Dans un bon consommé, mettez du tapioca ; lorsqu'il est convenablement cuit, délayez six ou huit jaunes d'œufs bien frais, avec le même nombre de cuillerées de crème fraîche. Versez cette liaison dans le tapioca bouillant, en tournant avec une spatule de bois, sans remettre le potage sur le feu. Versez dans la soupière. Potage nutritif, facile à digérer et d'un goût exquis.

Matelote d'oignons.—Eplucher de gros oignons, les faire blanchir, les bien égoutter et les poser dans le fond d'une casserole avec bouquet, sel, poivre, beurre frais. On fait alors un roux avec quelque peu d'oignons hachés ; ajouter du vin rouge ; quand la sauce est bien faite et liée, la passer au-dessus des oignons qu'on achève de faire cuire à feu doux dans cette sauce. A la fin y ajouter un peu de vinaigre ; on dresse alors les oignons sur le plat garni de croûtes grillées ; verser dessus la sauce qui doit être un peu épaisse, et servir.



—Mais, pourquoi obliger votre femme à porter encore ces énormes et lourds chapeaux qui ne sont plus de mode ?
—(A lui est indispensable, chère madame, si vous saviez comme elle a la tête légère !

Un bourgeois de Paris prend à son service un jeune paysan qui jamais n'avait quitté sa chaumière ; il promet à ce domestique inexpérimenté 300 francs de gages, ajoutant qu'il l'habillera. La journée se passe. Le lendemain matin le maître sonne. Personne ne vient. Il carillonne, son domestique ne paraît pas. Enfin, impatienté, il court à la chambre du valet qu'il trouve au lit, et qui répond aux reproches par ces mots :
—Ne m'aviez-vous pas promis, monsieur, que vous m'habilleriez : je vous attendais.

SOMMAIRE DU "ST-NICOLAS"
Du 19 septembre 1889.

Berceuse (Tante Nicole).—Promenade de deux enfants à l'Exposition (Maurice).—Le Tuteur de Daims (Meryem Cecyl).—Jeux de Salon (Albert de Proville).—Les Idées de Mimi Fanfan (G. d'Arelas).—Concours d'ouvrage à l'aiguille.—Tirer aux Devinettes.

Illustrations par Durster, Més, E. Zier, F. Lacaillie, P. Jazet, Gaillard, etc., etc.

Envoi franco d'un numéro spécimen sur demande par lettre affranchie.
Abonnement pour le Canada : 18 frs. S'adresser à la librairie Chs Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris (France).

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 529.—LA CLEF DE LA SCIENCE

Pourquoi l'aigle peut-il regarder le soleil en face ?

No 530.—ENIGME

Six pieds, dans l'air que je fends
Je passe sous mes plumes blanches,
Faisant le chagrin des enfants
Quand je me cache dans les branches.

Avec même pieds, même nom,
On m'attache aux robes coquettes,
Soit que d'étoffe de linon
Ou de brocart elles soient faites.

No 531.—CHARADE

Mon premier est un vase où l'on met mon second.
Mon tout se plante en terre et d'ordinaire est rond.

SOLUTIONS

No 527.—Le mot est : Pensée.
No 528.—Le mot est : Garde-Robe.

ONT DEVINE :

Mlle Rhéa Bédard, Ottawa ; Mlle Eva Evanturel, Québec ; C. N. Dupont, Trois-Rivières ; Mlle Exdina Clément, Montréal.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW

pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des États-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Thérèse
MONTREAL

Ses lun hs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

HENRI LARIN,
PHOTOGRAPHE
2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

12691



CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF



GRANDE VENTE DE

SERVICES A DINER

CETTE SEMAINE

18 Nouveaux Patrons

A être assortis au goût de l'acheteur

SERVICES COMBINAISON

Depuis 64 à 125 morceaux, valant de \$5.50 à \$12

TOUS NOS PRIX SONT REDUITS

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME



TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Reins.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL



La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

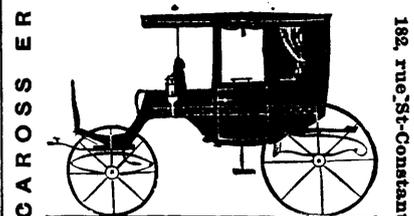
On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND



A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.



CHESTER'S CURE !

Pour la Toux
L'Asthme Bronchites
Thumes Catarrhe
Enrouements Etc., etc

LE GRAND REMÈDE CANADIEN

Pour les maladies ci-dessus mentionnées. Infaillible dans tous les cas. Demandez-le à votre pharmacien, Expédiez aussi franco par la malle sur réception du prix. Adressez :

W. E. CHESTER

461 — rue Lagacochetière, Montréal — 461

Prix : grande botte..... \$1.00
— botte..... 50

SIROP ANTI-BRONCHITE

C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Poumons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



« Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons toujours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démaquage de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

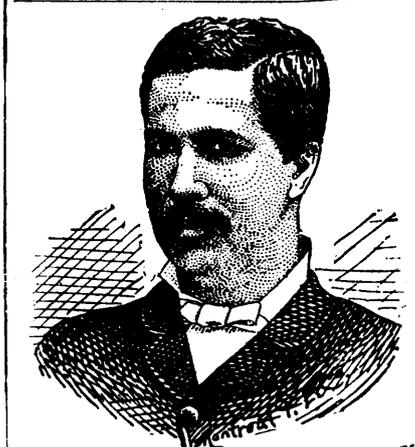
Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES,
Saint-Eustache, P.Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.
CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage

A. LAFERRIERE, typographe,
No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis.
On trouvera les mêmes remède au No 25 rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 12 OCTOBRE 1889

LES

MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

— Eh bien ! mon ami, voulez-vous vous charger de cela ? demanda M. Mendès en glissant une nouvelle obole dans la main du complaisant employé.

— Ne vous éloignez pas, je cours jusqu'au bureau du port.

Et il partit en courant.

Le général sortit pour se promener sur les quais afin de tromper un peu son impatience.

Sur le pas de la porte, il se heurta à un individu sordidement vêtu, coiffé d'un chapeau mou enfoncé jusqu'aux yeux, en sorte qu'on ne pouvait voir le bas du visage, perdu dans une longue barbe mal peignée ; un vieux foulard, roulé autour du cou, achevait de le masquer.

Cet homme écoutait sans doute la conversation du général et de l'employé et, surpris dans son espionnage, il n'eut point le temps de se reculer au moment où M. Mendès pivota sur ses talons.

— Drôle ! s'écria-t-il en levant sa canne.

Mais le misérable courba les épaules d'une façon si humble et porta la main à son chapeau, sans se découvrir toutefois, avec tant de respect que le général crut avoir affaire à un mendiant.

Non sans grommeler, il tira une piécette de sa poche et la jeta à l'homme.

Mais celui-ci ne la ramassa pas ; il regarda s'éloigner le général, puis fila de son côté en murmurant entre ses dents d'une voix sourde :

— Dans une heure.

Ce devait être quelqu'un de ces pauvres diables toujours à l'affût d'une aubaine, qui attendent l'ar-

rivée des paquebots pour offrir leurs services aux voyageurs.

Il s'en fut s'asseoir mélancoliquement dans la partie la plus sombre du quai, regardant l'horizon avec patience, en songeant au pourboire problématique que lui rapporterait le *Medway*.

Cependant M. Mendès s'était dirigé vers l'extrémité du môle, dans l'espoir de pouvoir percer le léger brouillard qui s'élevait sur la mer.

Véritable enfantillage de l'homme qui attend des êtres chers, car, seule, la lunette de nuit pouvait permettre d'apercevoir les feux du paquebot.

Et il faisait les cent pas, frappant le sol du talon de ses bottes, tirant nerveusement d'énormes bouffées de fumée de son cigare qui braisoyait, dans la nuit, comme le phare du port.

Il trouvait le temps long, très long, le brave général.

Et comment en eût-il été autrement ?

Il allait enfin embrasser, après quatre mois d'absence, sa femme et sa fille !

Sa chère *Merced*, surtout, dont les yeux éteints depuis cinq ans allaient bientôt se rallumer.



Il fouilla les pantalons du malheureux Jacques. — Voir page 18, col. 3.

Il verrait son enfant, et son enfant le verrait.

A cette pensée, ses paupières se mouillaient et des larmes d'attendrissement coulaient silencieusement sur son mâle visage.

— *Per Dios !* grommela-t-il en s'essuyant d'un revers de main, furieux de cet attendrissement, suis-je donc une femme ?

Et il s'arrêta, s'accouda sur le parapet et tenta d'occuper sa pensée dans la recherche du paquebot.

Mais, malgré lui, sa pensée s'envola vers sa fille.

— C'est une si triste chose que d'être aveugle à dix-neuf ans !

Il savait que l'opération avait réussi ; une dépêche venue par le câble l'avait informé immédiatement du résultat.

On lui avait dit aussi, mais dans une lettre, cette fois, pour pouvoir lui donner des explications, que *Merced* porterait un bandeau et qu'il lui avait été interdit d'affronter la lumière avant d'être

rentrée dans la maison paternelle.

Et il songeait, dans un égoïsme bien naturel, que les premiers regards des beaux yeux de *Merced* seraient pour lui.

Elle était encore enfant, quand elle s'était endormie dans cette terrible nuit, et elle allait se veiller jeune fille.

Que de changements dans la vie, en l'espace de cinq ans ! Comme les objets et les gens prennent une autre allure, une autre silhouette et avec quel ravissement il se promettait d'assister aux premiers étonnements de *Merced*.

Et tout à coup, dans l'excès de son enthousiasme, il s'écria :

— Quelle belle chose que la science !

Il trouvait que les trois mille francs donnés à l'opérateur étaient une bien petite somme, en comparaison du service rendu.

Peu à peu, cependant, les quais s'animaient.

L'arrivée du paquebot, officiellement annoncée maintenant, attirait une foule de gens, les uns,

amis ou parents des voyageurs, venaient les embrasser au moment où ils mettraient pied à terre ; les autres, hôteliers, commissionnaires et industriels de toutes sortes, accouraient pour faire leur petit commerce.

L'individu que nous avons vu tout à l'heure ne bougeait pas de son trou. Ce devait être un commissionnaire improvisé, inconnu des autres ; il n'osait pas se mêler à eux, craignant un mauvais accueil, à cause, sans doute, de la concurrence qu'il venait leur faire.

En ce moment, les feux du bateau commençaient à devenir visibles et l'on entendait les sifflements aigus de la sirène.

— Mon général, dit une voix, si vous voulez venir avec moi . . .

M. Mendès y Tendura se retourna et se trouva face à face avec l'employé de la *Royal Mail steamship*.

— Eh bien ? demanda-t-il anxieusement.

— C'est arrangé, on n'attend que vous pour parti !

Les deux hommes se frayèrent un chemin à travers la foule et disparurent bientôt du côté où était amarré le remorqueur.

Les feux du *Medway* grossissaient sensiblement, et bientôt on put vaguement distinguer, sortant du brouillard, sa cheminée crachant des panaches de fumée que coloraient des reflets rouges, tournoyants.

Ensuite on vit les agrès, puis le pont et, appuyés contre le bastingage, les passagers agitant fébrilement des chapeaux, des mouchoirs, des châles.

Sur le quai, ceux qui attendaient se livraient à de semblables signaux.

Circulant lentement à travers les bâtiments en rade, le *Medway* apparaissait nettement, sa cheminée muette, son hélice immobile, tiré à la remorque par le petit bateau qui avait porté à son bord le général Mendès.

Enfin, le bâtiment arriva à quai, et lorsqu'il fut amarré et que la passerelle fut solidement fixée, les passagers, leurs valises à la main, s'élançèrent.

Alors, l'homme qui s'était tenu à l'écart s'approcha et se tint debout, à l'extrémité de la passerelle, dévisageant les voyageurs au fur et à mesure qu'ils passaient devant lui.

Tout à coup il tressaillit et se précipita.

Il avait sans doute trouvé l'occasion qu'il attendait si patiemment.

— *Senor*, murmura-t-il d'une voix gutturale en essayant de lui prendre sa valise, je connais un bon hôtel... si vous voulez.

Le voyageur avait abandonné distraitemment son bagage.

Il regardait un groupe de personnes qui s'éloignait, d'un pas hâtif, dans la direction de la gare du chemin de fer.

C'était Merced au bras de son père ; la vieille dame suivait avec l'abbé Rigal.

Tous quatre allaient prendre le train pour Panama.

Et Jacques Miquet, avec un serrement inexplicable au cœur, voyait se fondre, peu à peu dans la nuit, la silhouette aimée de Merced.

— Est-ce mon rêve qui s'évanouit ? pensait-il.

Et, à son oreille résonnaient encore les paroles aimables dont l'avait salué le général lorsque, tout à l'heure, sur le paquebot, Mme Mendès avait présenté l'un à l'autre les deux hommes.

En quelques mots la vieille dame avait fait l'éloge de Jacques, disant sa complaisance, sa prévenance, son amabilité...

Et le général, avec une énergique poignée de main, avait remercié, ajoutant que Jacques Miquet pouvait considérer comme la sienne son habitation de Panama.

Enfin, le jeune homme poussa un soupir ; les ombres qu'ils suivaient du regard venaient de disparaître.

Alors, il jeta un coup d'œil autour de lui : le quai maintenant était presque désert ; il ne restait que les hommes du port, qui s'empressaient au transbordement des bagages et le commissionnaire qui, assis à quelques pas sur la valise, attendait avec patience.

— Eh ! l'homme ! fit Jacques Miquet.

L'autre se leva et, s'approchant :

— *Senor*, baragouina-t-il.

— Conduisez-moi, répondit l'ingénieur d'un ton distrait.

Tous deux se mirent en marche, le commissionnaire précédant le voyageur qui suivait, rêveur.

Sans doute l'homme estimait-il que le voyageur lui serait reconnaissant de ne pas le faire descendre dans un hôtel cher, car au lieu de l'emmener vers Christophe-Colomb, le quartier riche, il dirigea ses pas vers le vieux Colon.

Enfin, il s'arrêta devant un hôtel d'assez médiocre apparence.

— Voilà un bon hôtel, murmura-t-il, en s'effaçant pour laisser passer le voyageur.

Celui-ci entra et demanda une chambre.

Une grosse femme qui faisait des comptes dans le bureau, tira un cordon de sonnette.

Un garçon se présenta :

— Conduisez monsieur au n° 27, dit-elle.

Et elle ajouta, sans même relever la tête :

— Si monsieur n'éprouve aucune répugnance à habiter le rez-de-chaussée, c'est tout ce que nous avons de mieux.

Le commissionnaire cependant était demeuré sur le seuil, dans l'ombre.

Mais il avait l'oreille tendue, si bien que la voix de la maîtresse de l'hôtel parvint jusqu'à lui.

Le garçon s'approcha et voulut lui prendre la valise des mains.

— Je ne suis pas payé encore, bougonna l'homme.

Et il suivit le voyageur jusque dans sa chambre.

Là, Jacques Miquet, à la vue de son costume misérable, lui donna généreusement une piastre.

Le commissionnaire, en guise de remerciement, fit entendre un sourd grognement ; puis, après avoir jeté autour de lui comme un regard d'encre, il porta la main à son chapeau et sortit.

Une fois hors de l'hôtel, il fit quelques pas dans la rue ; ensuite, tournant brusquement à gauche, il s'engagea dans une petite ruelle qui longeait la face latérale de l'établissement.

De nouveau, il tourna à gauche et se trouva alors dans une sorte d'impasse, sur laquelle avait vue le derrière de l'hôtel.

Une seule fenêtre brillait dans la façade sombre ; cette fenêtre se trouvait au rez-de-chaussée, et devait certainement être celle de la chambre n° 27.

Pour plus de sûreté, l'homme s'approcha et, comme les volets n'étaient pas mis, il put jeter un coup d'œil dans l'intérieur de la pièce, et s'assurer que le locataire était bien le voyageur qu'il avait conduit tout à l'heure.

Cette constatation faite, il s'éloigna et alla se mettre en observation, de l'autre côté de la rue, dans l'encoignure d'une porte basse, qui faisait comme un trou d'ombre.

La lune, haute à l'horizon, prenait la ruelle en écharpe et l'inondait de sa clarté d'argent.

— Il ne viendra donc pas un nuage, grommela l'homme.

Pendant une demi heure, il demeura immobile, les yeux fixés sur cette fenêtre.

La lumière brillait toujours.

Impatient, il s'approcha de nouveau et vit que le voyageur, après s'être débarrassé de ses vêtements de voyage, était assis devant une table et écrivait.

L'homme poussa une sourde exclamation et regagna sa cachette.

Enfin, l'ombre de Jacques s'agita devant les rideaux, se dressa, la fenêtre s'ouvrit brusquement et le jeune ingénieur vint s'accouder, respirant avec volupté l'air tiède de la nuit.

La lune l'éclairait en plein, si bien que le commissionnaire put l'examiner à loisir, et cet examen l'intéressait au point que, penché en avant, le cou tendu, les yeux fixes, il était sur le point de sortir de son ombre protectrice.

— Allons, murmura-t-il, il n'est pas changé... cela va bien.

Et il ajouta entre ses dents, tandis qu'un sourire féroce plissait ses lèvres :

— Tante pis pour lui !

Comme il achevait cette réflexion, la fenêtre se referma, la silhouette vague de Jacques dansa de nouveau sur les rideaux.

Sans doute le voyageur allait et venait par la chambre, se déshabillant et s'apprêtant à se mettre au lit.

Mais avant de se coucher, il revint à la fenêtre et l'entrouvrit, se contentant d'accrocher l'espagnolette.

— Hum ! grommela l'homme, voilà qui est parfait... Mais ce cher Jacques, si je n'y mettais bon ordre, se réveillerait demain dans un joli état. On voit qu'il n'a pas, comme moi, l'habitude des tropiques.

Et il soulignait ces paroles d'un petit ricane ment ironique.

En ce moment la lumière s'éteignit ; l'ombre disparut.

Jacques s'était couché.

Tapi dans son coin, le commissionnaire ne bougea point.

Un quart d'heure se passa, puis une demi heure, enfin une heure.

— Maintenant, il doit dormir profondément, grommela l'homme.

Il tira un couteau de sa poche, l'ouvrit, en essayant la pointe sur son doigt, et dit d'un ton satisfait.

— Voilà pour lui, s'il se réveille....

Et étouffant le bruit de ses pas, il traversa la rue pour revenir vers l'hôtel.

Le couteau entre les dents, il s'accrocha à l'appui de la fenêtre, s'enleva à la force des poignets et atteignit l'espagnolette.

Silencieusement il la souleva et poussa en dedans les deux battants.

Puis il tendit l'oreille.

Un profond silence régnait dans la chambre ; on entendait seulement le souffle puissant et régulier du dormeur.

L'homme quitta ses chaussures, qu'il laissa sur le rebord de pierre, et, enjambant l'appui de la fenêtre, se coula dans la chambre.

Un moment, il demeura immobile, retenant sa respiration, aplati contre le mur, dont l'ombre le protégeait des rayons de la lune.

Le voyageur venait de se remuer sur sa couche, balbutiant des mots vagues.

Ensuite, il se calma, et le silence régna de nouveau.

Alors, l'homme, rampant sur les genoux, s'avança vers le lit, les yeux fixés sur le dormeur, la frolement de son corps étouffé par la natte qui couvrait le plancher.

Une fois près du lit, il le contourna de manière à gagner la tête, et puis il posa son couteau à terre, se dressa les mains ouvertes comme des serres.

Rapides comme l'éclair, ces mains terribles s'abattirent, empoignèrent le cou, l'étreignirent comme un étou, les doigts sur la nuque, les deux pouces sur la gorge.

Un soupir rauque, une courte convulsion, et ce fut tout.

Les membres se raidirent et le corps demeura inanimé, avec sa face congestionnée ; la langue pendante, les yeux retournés.

L'homme appuya la main sur le cœur.

Le cœur avait cessé de battre.

— Hum ! murmura-t-il, peut-être n'est-il pas mort... on revient bien de la pendaison, on peut bien revenir de la strangulation.

Il eut un hochement de tête.

— J'eusse été plus sûr d'un coup de couteau... mais cela eut été imprudent, à cause du sang.

En prononçant ces mots il alla à la fenêtre, la ferma, tira soigneusement les rideaux ; puis, à la porte, donna un tour de clé et poussa le verrou.

— Maintenant, dit-il à mi-voix, il s'agit de se hâter.

Rapidement il alluma les bougies et en mit une sur la table de nuit tout près du cadavre.

L'autre, il la laissa sur la cheminée de manière à ce qu'elle éclairât la glace.

Alors, il jeta loin de lui l'ignoble chapeau qui le coiffait et le haillon sordide dont son cou était enveloppé, et se regarda.

Aussitôt Pierre Miquet — car c'était lui — fit un pas en arrière.

Il venait d'apercevoir là, devant lui, sa face pâle et ses yeux hagards.

— Allons, allons ! murmura-t-il, est-ce que j'aurais peur ?... Ne dirait-on pas que c'est la première fois qu'un homme me passe par les doigts.

Et il essayait, du revers de sa manche, son front pâle sur lequel ruisselait une sueur froide.

— Parbleu ! poursuivit-il, je tremble... Il me faut pourtant avoir la main assurée pour ce qu'il me reste à faire.

Il ajouta :

— Où sont les clefs de la valise ?

Il les chercha quelques instants, puis se frappant le front :

— Eh ! parbleu, il les a dans sa poche.

Il s'approcha du corps du malheureux Jacques, le fouilla sans hésitation aucune, et amena un troussseau dont il essaya successivement toutes les clés à la serrure de la valise.

Ce fut la dernière qui alla.

— Bien... balbutia-t-il d'un ton satisfait. J'ai là tout ce qu'il me faut.

Il prit un nécessaire de toilette duquel il tira des ciseaux et des rasoirs.

— Commençons par les cheveux, fit-il.

Il revint près du cadavre et, prenant la bougie à la main, il l'examina avec attention.

Un sourire plissa ses lèvres.

— Rien de plus facile, exclama-t-il ; les cheveux

courts, très courts. J'aime mieux cela qu'une demi-coupe.

Il vint se placer dans la glace et, en quelques coups de ciseaux, il eut tôt fait d'abattre la chevelure longue et mal soignée qui lui donnait un air d'aventurier.

—Eh ! eh ! ricana-t-il en jetant un coup d'œil sur la face de Jacques, voilà déjà que la ressemblance s'accuse.

Dans le nécessaire se trouvait un pain de savon. Avec un sang-froid imperturbable, il prit le blaireau, prépara de l'eau savonneuse ; après quoi, il fit de sa barbe comme de ses cheveux.

Alors il se regarda et ne put retenir un cri de surprise.

—Oh ! oh ! fit-il, suis-je bien moi-même, Pierre Miquet... et n'est-ce pas le cousin Jacques que je vois là.

En achevant ces mots, il se mit en devoir de déshabiller le cadavre, chose peu difficile et peu longue, puisque l'infortuné Jacques Miquet était en toilette de nuit.

Ensuite il se déshabilla lui-même et revêtit son cousin de ses propres vêtements.

Alors il procéda à sa toilette, passant le pantalon, endossant la jaquette du mort ; puis il se remit devant la glace qui, cette fois, plus frappante encore, lui envoya l'image étonnement rassemblante de celui qu'il venait d'assassiner.

Certes, la mère de l'infortuné ne s'y serait pas trompée ; mais elle n'aurait pu s'empêcher de pousser un cri de surprise devant ce sosie.

Encore ne l'eût-elle pas poussé, ce cri, habituée qu'elle était à cette ressemblance qui faisait que souvent, au collège, on prenait les deux enfants l'un pour l'autre.

Jacques et Pierre avaient le même aïeul paternel et c'était à lui que tous deux ressemblaient.

Sans doute des amis intimes, des gens ayant l'habitude de voir Jacques tous les jours depuis plusieurs années, eussent bientôt reconnu l'erreur de la première impression.

Mais ceux qui n'avaient fait qu'entrevoir l'ingénieur, ceux-là devaient fatalement s'y laisser prendre.

C'était la même taille, le même teint, la même nuance de cheveux, la même coupe de visage avec quelques différences imperceptibles, et les mêmes yeux bleus.

Pas le même regard, par exemple !

Autant celui de l'infortuné Jacques était doux et bienveillant, autant celui de son assassin paraissait faux et cruel.

Mais la volonté—et Dieu sait si Pierre Miquet en avait—la volonté ne change-t-elle pas hypocritement l'expression véritable de la physionomie ?

Après s'être longuement, scrupuleusement examiné, Pierre sourit et une lueur de triomphe illumina sa prunelle.

—Allons, dit-il, ceux qui le connaissent pourraient s'y laisser prendre... à plus forte raison ceux qui ne le connaissent pas.

Puis, pensif, il revint devant le cadavre qu'il considéra d'un air soucieux.

—Voilà qui est gênant, murmura-t-il. Comment se débarrasser de cette pièce à conviction ?

Il hocha la tête.

—Pourquoi pas ? fit-il, répondant sans doute à une inspiration soudaine.

Il souffla les bougies, alla vers la fenêtre, tira les rideaux et entrouvrant les battants avec précaution, il avança la tête.

Un rapide coup d'œil lui montra la rue déserte et son oreille tendue ne perçut aucun bruit.

—Allons, dit-il.

Rapidement il marcha vers le lit, prit le corps entre ses bras et le déposa sur l'appui de la croisée ; puis lui-même enjamba la fenêtre, se rehaussa ; après quoi, il se laissa couler à terre.

Ensuite il attira à lui sa victime, la chargea sur son dos et, les épaules courbées sous ce sinistre fardeau, les pieds du mort lui ballottant dans les jambes, il se coula le long des maisons, fuyant la clarté de la lune qui brillait au ciel, semblable à un plat d'argent.

A cette heure de la nuit, heureusement pour lui, il ne courait guère risque de rencontrer des curieux par les rues ; et puis, si un hasard peu

prévisible mettait sur son chemin quelque ivrogne ou quelque joueur attardé, ce serait tant pis pour lui.

Un coup de couteau sérieusement appliqué répondrait de sa discrétion.

Mais il était temps que Pierre arrivât au terme de sa course ; ses reins étaient brisés et une sueur froide lui inondait le corps.

Enfin le bruit des vagues battant les galets parvint à ses oreilles en même temps qu'une brise plus fraîche vint rafraîchir son front brûlant.

Il approchait des étangs creusés entre les deux quartiers de la ville, Christophe-Colomb et le vieux Colon, étangs destinés à assainir la cité et qui communiquaient avec la mer.

Il comptait sur les alligators dont pullulent ces étangs pour faire disparaître sa victime ; à défaut de ces monstres, la mer, au moment de la marée, emporterait les traces de son crime.

Sans hâte, il déposa le corps de Jacques sur la rive et l'allait pousser du pied lorsque, se ravisant, il tira son couteau et en plongea la lame aigüe dans la poitrine du malheureux.

—Crédié ! grommela-t-il avec un rire ignoble, étranglé, poignardé, dévoré, noyé, le cousin Jacques aura de la chance s'il en revient.

Ce disant, il fit rouler le corps dans les eaux boueuses que la marée montante faisait clapoter.

Alors il rebroussa chemin avec rapidité et, les jambes molles, le cœur anxieux, la tête en feu, il revint sur ses pas.

—Si j'allais trouver la fenêtre fermée, pensa-t-il tout à coup, ce serait un meurtre inutile.

Mais les vantaux étaient entrouverts comme il les avait laissés en partant ; de nouveau il enjamba la croisée, la referma, tira les rideaux et ralluma les bougies.

—Ouf ! murmura-t-il en se laissant tomber sur un fauteuil, me voilà chez moi.

Il avait prononcé ces mots à mi-voix.

Il se redressa, jetant autour de lui un regard épouvanté.

Il lui semblait entendre un écho railleur répéter ce qu'il venait de dire.

—Je suis fou ! dit-il en haussant les épaules.

La glace l'attirait, il se leva et se livra à un long examen de sa nouvelle physionomie.

Et plus il se regardait, plus il se sentait rassuré pour la réussite de ses projets.

Demain, les patrons de l'hôtel le verraient sortir de la chambre n° 27 sans surprise, sans douter un instant que ce fût le voyageur qui, la veille, y était entré.

Alors, il ramassa soigneusement les débris de ses cheveux, de sa barbe et les brûla dans la cheminée.

Dans la chambre, aucune trace du crime ; il n'y avait pas de sang versé et, à cette heure, le cadavre lui-même, dévoré par les alligators, ne pouvait plus témoigner de l'assassinat.

—Et puis, ajouta-t-il tandis qu'un sourire mauvais plissait ses lèvres, si l'on trouve un corps, à moitié rongé, défiguré, ce ne sera pas celui de Jacques, mais bien celui de Pierre que l'on reconnaîtra à ses vêtements. Oui, c'est Pierre qui est mort, Pierre le misérable, le déshérité, l'aventurier ; c'est celui-là que j'ai porté là-bas et qui déjà a disparu sous les dents voraces des monstres amphibies... C'est Jacques qui vit, avec l'avenir devant lui ; et ce Jacques, c'est moi !

Il eut un moment de joie folle.

Il porta les mains à sa poitrine ; il éprouvait tout à coup une soif intense... il étouffait.

Une carafe d'eau était sur la cheminée ; il en absorba avec avidité le contenu, bien que l'eau fût tiède.

Cela le calma.

Machinalement il tomba sur un siège.

Ce siège se trouvait devant une table.

Les yeux de l'assassin rencontrèrent un papier.

Il lut.

C'était la lettre que Jacques avait commencée sur le bateau, que le bal avait interrompue et qu'il avait voulu terminer avant de se mettre au lit.

...
" Il est minuit, ma chère maman, et je t'écris ces dernières lignes d'un hôtel de Colon dans lequel je viens d'arriver... J'ai le cœur triste, car je l'ai quitté il y a un instant... comme je suis

enfant, vas-tu dire... hélas !, je crois bien que je l'aime sérieusement et puis elle est si charmante !... son père m'a invité tout à l'heure à aller trouver à Panama... malgré mes fermes résolutions de ne plus voir Merced, j'ai bien peur, aussitôt que j'aurai un moment, de courir vers elle.

" Pardon, ma chère maman, de t'entretenir si souvent de ce rêve... mais je me sens si seul... " Adieu et mille baisers de ton fils affectueux. "

Cette lettre, l'assassin la relut plusieurs fois avec attention.

Tout d'abord, il se trouva fort ennuyé d'apprendre que Jacques avait fait, sur le bateau, connaissance de gens du pays... cela pouvait nuire à ses plans...

Mais, bientôt, en relisant à nouveau le journal du pauvre Jacques, il se rendit compte du peu de temps qu'avaient duré les relations plus suivies de son cousin avec la famille du général.

—Bast ! murmura-t-il, quelles chimères vais-je me forger là ?... Je ne suis pas obligé de les aller voir, ces gens-là... et ce ne seront pas eux, à coup sûr, qui se mettront à ma recherche... et puis, une fille aveugle, une mère portant lunettes... ce n'est pas dangereux.

Soudain il devint rêveur.

L'histoire de cette jeune fille, si riche et si belle, qui aimait peut-être Jacques et qui n'avait jamais vu ses traits, faisait germer dans son esprit audacieux l'idée de jouer jusqu'au bout son rôle.

—Puisque Jacques l'aimait, ricana-t-il, je dois l'aimer aussi, et qui sait si je n'arriverai pas, moi, au but dont le séparaient ses mesquins préjugés... à quoi serviraient donc les filles sans fortune si ce n'est à permettre aux pauvres hères de jouir de la vie ?

Puisque le général n'avait entrevu son cousin que pendant quelques minutes, dans un moment de hâte et de préoccupations de famille, il lui suffirait de tromper la mère de Merced.

Ce n'était pas impossible, à condition, toutefois, de tenter cette nouvelle aventure dans quelque temps.

L'épreuve du climat serait censé, à la rigueur, l'avoir fatigué ; ainsi s'expliquerait l'altération de son visage, altération due à ses débauches ; quant à sa voix, il trouverait bien, d'ici là, un expédient pour en expliquer le changement... une blessure à la gorge provenant d'un accident... d'un duel.

Oui, d'un duel ; cela lui ajouterait un auréole de bravoure et de romantisme.

Et puis, il se rappelait maintenant, qu'arrivant d'Europe, Jacques avait le teint moins hâlé, moins cuivré que le sien.

Il fallait donner au soleil le temps de lui tanner la peau.

Après avoir bien étudié cette lettre, où Jacques avait raconté, pour ainsi dire, jour par jour, tous les détails de sa liaison avec Merced, assez renseigné sur le moindre incident du voyage, pour ne pas se troubler devant cet abbé Rigal, dont l'infortuné vantait à sa mère la haute intelligence et l'admirable esprit de charité, Pierre brûla la lettre.

Puis il fit l'inventaire de la valise.

Sa figure s'illumina d'une joie âpre en découvrant le rouleau d'or, qui contenait les cinq mille francs de sa victime.

—Me voilà riche ! dit-il ; je peux attendre la fin du premier mois pour passer à la caisse.

Dans un portefeuille, il trouva le diplôme de son cousin, la lettre qui lui avait annoncé sa nomination et d'autres lettres de recommandation.

Rien n'y manquait.

Alors, il eut l'idée de se coucher.

Mais il recula en voyant le lit creusé par le corps de Jacques.

Le courage lui manqua pour s'étendre à la même place que sa victime, et il s'allongea dans un fauteuil.

Au bout de quelques heures d'un sommeil lourd et pénible, où il eut d'épouvantables cauchemars, il se réveilla en sursaut.

Il faisait grand jour.

On frappait à la porte.

C'était le garçon d'hôtel qui s'informait si le voyageur n'avait pas besoin de quelque chose.

Le faux Jacques Miquet avait faim ; il se fit servir un déjeuner copieux qu'il dévora avec avidité.

Les émotions de la nuit lui avaient creusé l'estomac.

Cependant il faillit se troubler lorsque le garçon lui demanda :

— Monsieur ne veut-il pas qu'on aille chercher ses bagages.

— C'est juste... je n'y songeais pas... balbutia Pierre ; j'y réfléchirai, parce que je ne resterai peut-être pas à Colon.

Quand le garçon eut refermé la porte, l'assassin se livra, dans les poches du malheureux Jacques, à une nouvelle exploration, dont le résultat fut la découverte d'un porte-monnaie assez bien garni et contenant un bulletin de bagages.

— C'est ma foi vrai, murmura-t-il, j'avais totalement oublié que Jacques n'avait pas pu venir avec cette seule valise... c'est curieux, comme on ne pense pas à tout.

Puis après un moment :

— Tiens ! les bagages ont dû filer sur Panama... c'est donc à Panama que j'irai moi aussi... Car les faire revenir ici pourrait exciter les soupçons... d'autant plus...

Il venait, soudain, de penser à sa femme.

— Cette pauvre Dolorès, ricana-t-il, la voilà veuve tout de même... Eh ! eh ! quoique obscurcis par les larmes, ses yeux pourraient bien me reconnaître... oui, décidément il est préférable que je ne reste pas à Colon.

Ayant fini de déjeuner, il appela le garçon et, avec un sangfroid imperturbable :

— La gare du chemin de fer pour Panama est-elle loin d'ici ?... demanda-t-il, il faudrait m'y conduire.

Et généreusement il glissa une piastre dans la main du garçon.

VII.—LE MARI DE DOLORÈS.

Tous les matins, dans la petite chapelle de l'hôpital, l'aumônier disait la messe à laquelle assistaient les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, auxquelles était dévolu le soin des malades.

Colon ne possédant qu'une église protestante, l'entrée de la chapelle était libre aux habitants de la ville désireux d'assister au service divin ; mais étant donnée l'heure matinale, cinq heures, il était rare de voir garnis les bancs qui leur étaient réservés.

Seule, une femme venait régulièrement s'agenouiller au pied d'un pilier, dans un coin d'ombre où elle demeurait, durant toute la messe, prosternée, la tête penchée sur la poitrine, les mains angoissément serrées.

Cette femme priait, mais cette femme pleurait aussi.

Et par moments, si quelqu'un l'eût approchée, on eût entendu, de ses lèvres balbutiantes, sortir des plaintes vagues, des gémissements doux comme ceux d'un petit enfant.

Puis, à mesure que s'approchait la fin du service divin, sa douleur semblait s'apaiser, sa poitrine se soulevait moins agitée, ses pleurs coulaient silencieusement, et lorsqu'après l'*Ite missa est*, l'officiant se tournait vers l'assemblée, les bras étendus dans un geste large de bénédiction, cette femme se relevait, calme, le visage rasséréné, en dépit de ses paupières rougies et de ses joues sur lesquelles brillait encore le silon argenté des larmes.

Cette femme, c'était Dolorès, l'infortunée compagne de Pierre Miquet.

Et les moments—très courts hélas—qu'elle passait là, agenouillée sur la dalle froide, sous la fraîcheur des voûtes, étaient les seuls pendant lesquels elle oublait sa vie.

Fervente comme toutes les Espagnoles, elle avait puisé encore dans les amertumes dont son existence était pleine un surcroît de piété ; il lui semblait que les oraisons du prêtre fussent des paroles de consolation s'adressant à elle seule, et que de ses bras étendus, il appelât sur elle seule aussi la bénédiction du Seigneur.

Alors, elle sortait de la chapelle l'âme reconfortée, le cœur plein d'indulgence pour son cher Pierre, prête à subir de nouveau avec résignation

toutes les épreuves qu'il plairait au Seigneur de lui envoyer.

Or, ce matin-là, Dolorès avait prié avec plus de ferveur encore, s'il est possible, car une angoisse plus cruelle que jamais la torturait.

Depuis deux jours Pierre n'était pas rentré au logis.

Certes, le fait n'était pas rare, et Dolorès avait malheureusement l'habitude de ces absences.

Mais cette fois un pressentiment la tenaillait. Il lui semblait qu'en la quittant, Pierre avait un visage plus sombre encore qu'à l'ordinaire, que son langage était plus rude, son allure plus bizarre.

Chose étrange, il l'avait embrassée sur le front. Et cette caresse qui, en toute autre circonstance, eût rempli de joie la pauvre femme, causait sa terreur.

Les idées les plus folles lui passaient par la tête.

Elle savait Pierre sans argent ; lui-même lui avait avoué les refus qu'il avait essayés de la part de quelques personnes de ses connaissances.

En ce cas, de quoi vivait-il depuis plus de quarante-huit heures ?

Et à l'esprit de la malheureuse s'était présentée la pensée qu'à toutes ses fautes, son mari avait pu ajouter le crime de suicide.

Alors, comme elle avait fait tant de fois, elle avait battu la ville, fouillé les tavernes, les maisons de jeu, les tripots interlopes.

Ç'avait été en vain.

Pierre Miquet était resté introuvable.

Aussi, ce matin-là, demeura-t-elle agenouillée et pleurante bien longtemps après que le prêtre eut quitté l'autel.

Une à une, les bonnes sœurs passèrent près d'elle, lui jetant un regard apitoyé.

Puis leur pas glissant s'éteignit sur les dalles, et la petite chapelle demeura silencieuse.

On n'entendait que le grésillement de la mèche dans l'huile de la lampe et un oiseau qui, perché sur l'appui de la fenêtre, chantait à tue-tête.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! balbutia Dolorès, donnez-moi la force... donnez-moi la force...

Elle se tut, la voix coupée par les sanglots.

Puis, après un moment, relevant vers la nef ses grands yeux noirs que les larmes noyaient :

— Mon Dieu ! implora-t-elle, faites que je retrouve Pierre... faites surtout que je le retrouve avant...

Elle avait parlé à voix haute, et brusquement l'écho venait de lui renvoyer ses paroles.

Alors, prise d'épouvante, elle se tut.

Qu'allait-elle dire ? comment avait-elle osé formuler les soupçons terribles qui la hantaient ?

Si on l'avait entendue...

Elle se redressa à demi, jetant autour d'elle un regard égaré, tressaillant en apercevant l'ombre des piliers ou bien le soleil levant qui, passant à travers les vitraux, dansait sur les dalles.

— Je suis folle, balbutia-t-elle avec un sourire navré, tandis que son œil se reposait, un peu calmé, sur le tabernacle.

Et, d'un mouvement machinal, elle passa ses pauvres mains tremblantes sur son front inondé d'une sueur glacée.

Quelque temps encore elle pria ; puis, se signant, se dirigea vers la porte, lentement, avec hésitation, quittant à regret cet asile de paix et de consolation, ayant au cœur le pressentiment qu'une fois le seuil franchi, la fatalité allait de nouveau s'acharner sur elle.

Au dehors, elle s'arrêta un moment, regardant dans toutes les directions, comme ne sachant où aller.

— Peut-être est-il rentré pendant mon absence, murmura-t-elle.

Et, d'un pas hâté, elle prit le chemin de sa demeure.

Malgré elle, cependant, elle fit un détour pour passer par les wards, ayant toujours cette hantise du suicide de Pierre.

A cette heure, les quais étaient déserts et, miroitantes sous les rayons du soleil, les eaux lourdes et boueuses des marais battaient les pilotis avec un bruit sourd et monotone.

Tout à coup elle s'arrêta et prêta l'oreille.

Là-bas, au-dessous d'elle, une plainte humaine venait de se faire entendre.

Elle pressa le pas, se pencha par dessus le parapet et jeta un cri d'effroi.

Entre les poutres, au milieu du limon et des immondices accumulés là par la marée, un homme était étendu.

— Quelqu'un vrogne qui sera tombé là, balbutia-t-elle, prise de pitié, le malheureux ! comment a-t-il échappé à la dent des alligators ?

Elle hésitait, ne sachant que faire, lorsque ses yeux s'agrandirent follement et sa bouche s'ouvrit dans une expression terrifiée.

Un rayon de soleil venait de se glisser entre les planches, et frappant la masse sombre qui gisait à terre, en rendait les détails plus distincts.

— Mais, c'est Pierre ! cria-t-elle d'une voix étranglée.

Et les jambes molles, la poitrine haletante, elle se tenait cramponnée, prête à défaillir, ne pouvant s'arracher de cette contemplation sinistre et sans force cependant pour aller jusqu'au corps.

Une à une elle reconnaissait les pièces de son costume ; c'était bien là sa jaquette de drap brun élimée et rapécée... son pantalon en velours de chasse et ses bottes, vernies et fines jadis, aujourd'hui trouées et éculées.

— C'est lui ! balbutiait-elle... c'est bien lui !

Et cependant elle eut voulu voir son visage, le toucher, se bien convaincre que sa vue ne la trompait pas, que c'était le corps de Pierre Miquet qu'elle avait là sous les yeux.

L'homme était sans doute tombé la tête en avant, car il gisait sur le ventre, la face contre terre.

Et Dolorès avait beau dire :

— C'est lui !... oui... c'est lui !...

Un fol espoir lui gonflait le cœur, que peut-être bien elle se trompait.

Enfin, avec cet espoir, un peu de forces, lui revenant, elle se traîna jusqu'à un petit escalier de bois qui conduisait des quais au bord du marais, et descendit les marches, comme elle put.

A quelques pas du corps elle s'arrêta, pâle, tremblante, balbutiant :

— Oh ! oui, c'est Pierre... c'est lui !

Et, comme une folle, elle se précipita soudain, criant :

— Pierre !... Pierre !...

— Ah ! ça dit-elle en passant la main sur son front... ah ! ça, mais, je deviens folle !... ce sont les vêtements de Pierre, et pourtant ce n'est pas Pierre... non, non, ce n'est pas Pierre !

Et plus elle répétait cette phrase pour se bien convaincre que ce n'était pas son mari qu'elle avait là devant elle, et plus le doute se glissait dans son cœur.

Car elle avait beau vouloir le nier, c'étaient bien tous les traits de Pierre... son nez, sa bouche, et jusqu'à ses sourcils noirs et bien arqués...

Pourtant Pierre avait les cheveux longs et portait toute sa barbe, tandis que cet homme était rasé, sauf la lèvre supérieure surmontée d'une moustache ; en outre, ses cheveux étaient coupés ras.

Et plus elle essayait avec le pan de sa robe trempée dans l'eau du marais, le sang coagulé qui couvrait le visage du malheureux et plus la ressemblance de cet inconnu avec son mari augmentait... plus aussi augmentaient les dissemblances.

— Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! implorait-elle... ma raison s'égare... je vous en supplie, inspirez-moi... dites moi qui est cet homme ?

Et elle joignit les mains désespérément.

Pour le lecteur qui a assisté au crime commis par Pierre Miquet, l'identité du cadavre auprès duquel gémissait l'infortunée Dolorès ne peut faire l'ombre d'un doute.

Cet homme ensanglanté, c'était Jacques.

L'excès en tout est un défaut, dit la sagesse des nations ; en voulant trop bien faire, le mari de Dolorès avait dépassé la mesure.

Le coup de couteau dont il avait frappé sa victime avant de la jeter dans les marais avait eu un résultat diamétralement opposé à celui qu'en attendait l'assassin.

Ce coup de couteau, qui devait amener la mort de Jacques Miquet l'avait au contraire sauvé.